

# HAUTE TENSION ET POUSUÈRE DE FÉES

*Luna M.*



# Haute Tension et Poussière de Fées

*Par Luna M.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Ozone et l'Ambre	4
Chapitre 2 : L'Écllosion du Laiton	10
Chapitre 3 : La Voix de Porcelaine	17
Chapitre 4 : La Jungle de Néon	23
Chapitre 5 : Le Secret de l'Étincelle	29
Chapitre 6 : Les Archives de Rouille	35
Chapitre 7 : L'Hymne des Transformateurs	42
Chapitre 8 : L'Embuscade de Fibre Optique	47
Chapitre 9 : La Cathédrale des Abysses	55
Chapitre 10 : Le Patient Zéro	61
Chapitre 11 : L'Ascension du PCC	67
Chapitre 12 : Le Tisseur de Rouille	73
Chapitre 13 : Court-Circuit Terminal	80
Chapitre 14 : Le Sacrifice de Porcelaine	86
Chapitre 15 : L'Aube Hybride	91

# Chapitre 1

## L'Ozone et l'Ambre

L'ozone avait ce goût de pomme acide et de tempête imminente. Sous la voûte de béton de la Ligne 14, le silence n'existait pas ; il était remplacé par un bourdonnement basse fréquence, une respiration de géant assoupi dans un poumon de fer. Elara Vane était agenouillée sur le ballast, là où les rails s'enfonçaient dans l'obscurité entre Saint-Lazare et Madeleine. Autour d'elle, le tunnel n'était qu'une gorge de pierre striée de veines de cuivre.

Elle retira son gant droit. Un geste proscrit, une hérésie pour n'importe quel technicien de la RATP, mais Elara ne cherchait pas une panne. Elle cherchait une blessure.

Ses doigts effleurèrent le câble de haute tension qui courait le long de la paroi. Immédiatement, le monde changea de fréquence. Le ronronnement mécanique se mua en une polyphonie cristalline, un chœur de milliers de voix électriques stridulant dans l'étroitesse du métal. La tension ne se contentait pas de circuler ; elle dansait. Elle picota la pulpe de ses doigts, une morsure familière, presque une caresse. Ses cheveux roux, s'échappant de son casque de chantier, se dressèrent un à un, auréolés d'une nacre statique.

— Tu as de la fièvre, murmura-t-elle à l'adresse du transformateur caché derrière la trappe de service.

Elle ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, elle voyait le flux. Ce n'était pas le courant continu, prévisible et froid, qu'elle domptait depuis des années. C'était une marée changeante, irisée, traversée de flashes couleur abricot. Une mélodie

barbare s'y glissait, un rythme syncopé qui n'appartenait à aucun générateur humain.

« Elara ? Ici le central. Tu es sur zone ? »

La voix grésillante dans son oreillette la fit sursauter. Elle ne répondit pas tout de suite, savourant l'instant où l'électricité s'engouffrait dans ses propres veines. Son cœur rata un battement, puis s'aligna sur la fréquence du rail. Elle devint le conducteur, le pont entre le bitume et l'orage souterrain. Une chaleur fulgurante lui monta aux joues. Elle n'utilisait jamais de testeur de tension ; elle était le testeur. Elle buvait le surplus, épongeant la colère du réseau jusqu'à ce que sa poitrine lui semble pleine de verre pilé et de lumière.

— Je suis au point kilométrique 12, répondit-elle enfin, la voix légèrement voilée par l'effort. Le boîtier 7-B accuse une surcharge de 400 volts sans raison apparente. Je procède à l'équilibrage.

— Reçu. Fais vite. La première rame automatique part d'Olympiades dans quinze minutes. Si le secteur saute, c'est tout le quartier qui finit à la bougie.

Elara coupa la communication d'une pression du coude. "Fais vite". Ils ne comprenaient rien. On ne pressait pas une symphonie. Elle ouvrit la plaque de métal gravée du logo de la régie. À l'intérieur, les isolateurs en céramique auraient dû être d'un blanc immaculé. Au lieu de cela, ils étaient recouverts d'une substance étrange, organique et minérale à la fois.

Elle approcha sa lampe frontale. Le faisceau révéla une floraison de cristaux ambrés, des excroissances de cuivre qui semblaient avoir poussé comme du lichen sur la roche. C'était beau d'une manière terrifiante. Les filaments métalliques s'entremêlaient en dentelles fragiles, vibrant au passage du courant. On aurait dit des ailes de papillons de nuit, pétrifiées en plein envol, infusées de la couleur d'un soleil couchant que ces tunnels n'avaient jamais connu.

— Qu'est-ce que tu es ? chuchota-t-elle.

Elle tendit la main pour effleurer une de ces "fleurs" de métal. À l'instant où sa peau toucha la moisissure d'ambre, une décharge d'une pureté inouïe la traversa. Ce n'était pas la brûlure brute du 750 volts, c'était une image.

Pendant une fraction de seconde, le tunnel disparut. Elara vit Paris, non pas la ville de pierre et de verre, mais une cité de filaments d'or, où chaque réverbère était un arbre de feu et chaque habitant un point de lumière relié aux autres par des fils de soie incandescente. Elle entendit un rire mécanique, un son de boîte à musique désaccordée qui résonnait dans les abysses de la terre.

Elle retira sa main brusquement, le souffle court. Sa paume était marquée d'une tache dorée, une poussière brillante qui refusait de s'effacer. La Peste d'Ambre. Le mot s'imposa à elle avec la force d'une révélation.

Le transformateur émit un gémissement plaintif. Les cristaux de cuivre se mirent à croître sous ses yeux, colonisant les câbles adjacents avec une voracité silencieuse. La mélodie changeait, devenant plus complexe, plus urgente. Ce n'était plus une panne. C'était une métamorphose. Le réseau RATP n'était plus en train de lâcher ; il était en train de s'éveiller à une biologie nouvelle, une vie faite d'électrons et de poésie sauvage.

Un bruit de pas résonna plus loin dans le tunnel. Un cliquetis métallique, trop régulier pour être humain, trop fluide pour être une machine de maintenance.

Elara se figea, éteignant sa lampe frontale. L'obscurité devint totale, si l'on omettait la lueur diffuse, presque onirique, qui émanait maintenant des moisissures ambrées sur les parois. Le cliquetis se rapprochait. C'était le son de la porcelaine heurtant le fer.

— Le cuivre a des souvenirs que l'acier a oubliés, déclama une voix de baryton, légèrement voilée, comme si elle sortait d'un vieux phonographe.

Une silhouette se découpa dans le halo d'un signal de blocage au loin. Un homme, ou ce qui y ressemblait, marchait sur le troisième rail avec une aisance de funambule. Il portait une veste de chef de gare d'un autre siècle, dont les boutons d'argent captaient les rares éclats de lumière. Son visage, dans l'ombre, semblait étrangement lisse, dépourvu des micro-mouvements de la chair.

Elara se colla contre la paroi, sentant la chaleur des cristaux d'ambre dans son dos. Ses mains tremblaient, mais son cœur battait avec une excitation nouvelle. La peur était là, bien sûr, mais elle était étouffée par une curiosité dévorante.

— Qui êtes-vous ? lança-t-elle, sa voix ricochant sur les parois de béton.

L'inconnu s'arrêta. Il inclina la tête sur le côté avec une raideur gracieuse.

— Un traducteur de soupirs, répondit-il en vers. Un veilleur de l'ombre qui voit le jour mourir. Je suis Orion, petite étincelle. Et vous, vous êtes celle qui écoute le sang des machines.

Il fit un pas de plus dans la lumière crue de l'éclairage de secours qui venait de se rallumer. Elara retint un cri. Le visage de l'homme n'était pas humain. C'était un masque de porcelaine craquelée, d'un blanc de lait, où des yeux de verre bleu semblaient abriter des constellations entières. Ses mains, gantées de dentelle de cuivre, tenaient une canne de bois de rose surmontée d'un isolateur électrique en guise de pommeau.

— Vous... vous êtes un automate ? bégaya-t-elle.

— Un rêve qui a duré trop longtemps, corrigea Orion. Voyez-vous, Elara Vane, la ville est en train de changer de peau. L'ambre ne guérit pas, elle transforme. Ce que vous appelez une panne est en réalité une éclosion.

Il désigna d'un geste élégant les moisissures métalliques qui s'étendaient maintenant sur plusieurs mètres autour du transformateur.

— Paris s'apprête à rêver, et ses rêves sont faits de haute tension. Si vous tentez de "réparer" ce que vous voyez, vous ne ferez que briser le cristal. Et le verre brisé coupe les mains de ceux qui veulent sauver le monde.

Soudain, le sol vibra. La première rame du matin approchait. Elara sentit le souffle d'air chaud poussé par le train en mouvement. Mais ce n'était pas le bruit habituel d'un métro. C'était un grondement de tonnerre, mêlé à des milliers de battements d'ailes.

— Le Cœur de Cuivre s'est emballé, dit Orion, une note d'urgence perçant dans sa voix mélodique. Il cherche un conducteur. Un être capable de supporter la beauté du court-circuit.

— Pourquoi me dire ça ?

Orion s'approcha, son visage de porcelaine à quelques centimètres du sien. Elara sentit une odeur de lavande et de graisse de moteur.

— Parce que vos yeux ont déjà la couleur de l'ozone, Elara. Et parce que dans dix minutes, Malphas enverra ses tisseurs de rouille pour récolter cette moisson. Si vous restez ici, vous serez soit un fusible, soit une reine. Choisissez votre voltage.

Le train apparut au bout du tunnel. Ses phares n'étaient pas blancs, mais d'un violet électrique qui brûlait la rétine. La rame glissait sans bruit sur les rails, enveloppée

dans un nuage de papillons de laiton qui s'échappaient des frotteurs de courant.

Elara regarda sa main, celle marquée par la poussière d'ambre. Elle sentit la tension monter en elle, non plus comme une agression, mais comme une promesse. Elle ne pouvait plus retourner à la surface. Pas maintenant que le cuivre chantait son nom.

— Montrez-moi, dit-elle à l'automate. Montrez-moi l'envers du décor.

Orion s'inclina profondément alors que le train fantôme s'arrêtait devant eux dans un crissement de métal et de magie. Les portes s'ouvrirent sur un intérieur de velours et de néons tourbillonnants.

— Bienvenue dans le circuit primaire, Elara. Prenez garde : ici, chaque étincelle a une âme, et chaque erreur de branchement est un poème qui s'achève.

Elle monta à bord, laissant derrière elle sa lampe frontale et ses certitudes de technicienne. Alors que le métro redémarrait vers les profondeurs interdites de la ville, Elara Vane comprit que la Peste d'Ambre n'était pas une maladie. C'était le début d'une révolution de lumière, et elle en était le paratonnerre.

Le tunnel s'effaça dans un tourbillon de foudre dorée, ne laissant derrière lui que le silence de l'ozone et l'odeur persistante de la magie industrielle. Paris, en surface, s'éveillait, ignorant encore que son cœur battait désormais au rythme d'une féerie de métal.

# Chapitre 2

## L'Écllosion du Laiton

Le train fantôme ne glissait pas sur les rails ; il les caressait, transformant le frottement du fer en un arpège de harpe électrique. À l'intérieur de la rame, l'air avait la consistance d'un sirop de lumière, une substance ambrée qui rendait chaque mouvement lent, solennel. Elara, les doigts crispés sur une barre de maintien en laiton chaud, sentait le courant remonter par ses bottes de sécurité. Ce n'était plus le 750 volts continu, brutal et aveugle, de la RATP. C'était une pulsation organique, un flux de données poétiques qui racontaient l'histoire de chaque rivet, de chaque soudure.

Orion se tenait près des portes vitrées, son profil de porcelaine se découpant sur le défilé des parois du tunnel. Des filaments de fibre optique s'échappaient de ses manches de velours, s'agitant comme les antennes d'un insecte curieux.

— Écoutez-les, Elara, murmura l'automate. Les câbles ne sont plus des prisonniers. Ils sont les cordes d'une lyre immense. Saint-Lazare n'est plus une gare, c'est un gosier de métal qui s'apprête à chanter sa première note.

— Ce n'est pas un chant, Orion. C'est une surcharge, répliqua-t-elle, la voix serrée par l'appréhension.

Elle ferma les yeux un instant. Dans son esprit, le schéma unifilaire de la station Saint-Lazare apparut, non pas comme un plan technique, mais comme un système nerveux à vif. Elle "voyait" les flux d'électrons s'agglutiner, s'enrouler en spirales serrées autour des transformateurs. La tension montait, dépassant les seuils de tolérance, mais le cuivre ne fondait pas. Il se transmutait.

Le train ralentit. Le quai de la ligne 14 surgit de l'obscurité, mais il était méconnaissable. Les parois de carrelage blanc, d'ordinaire si froides, étaient parcourues de nervures d'or liquide. Les écrans publicitaires ne diffusaient plus de réclames pour des parfums ou des forfaits mobiles ; ils affichaient des constellations mouvantes et des poèmes écrits en code binaire scintillant.

— Nous y sommes, dit Orion en ajustant son col. Le théâtre de l'éclosion.

Les portes s'ouvrirent dans un soupir de vapeur parfumée à l'ozone et à la violette.

Sur le quai, le temps semblait s'être cristallisé. Des centaines de voyageurs étaient figés dans des poses de vie quotidienne, comme saisis par un sculpteur invisible. Un homme d'affaires, un téléphone portable encore collé à l'oreille, regardait le vide avec un sourire d'extase absente. Une étudiante, ses écouteurs crachant des étincelles bleutées, flottait à quelques centimètres du sol, ses cheveux roux ondyant comme des algues dans un courant invisible.

— Ils dorment ? demanda Elara en posant le pied sur le quai.

— Ils rêvent la ville, répondit Orion. La Peste d'Ambre ne tue pas la chair, elle libère l'imaginaire de la grisaille. Mais regardez le cœur de la bête, Elara. Là-bas.

Au bout du quai, derrière les vitres de protection qui commençaient à se courber comme de la cire, le transformateur principal de la station subissait une agonie magnifique. La carlingue d'acier s'était fendue, et de la fissure ne s'échappait pas de l'huile de refroidissement, mais une substance irisée, un plasma de souvenirs et de volts.

Soudain, le transformateur hurla. Ce n'était pas le fracas d'une explosion conventionnelle, mais un accord de piano frappé avec une violence céleste.

Le métal explosa en une pluie de pétales de laiton.

Elara se protégea le visage, mais au lieu de débris tranchants, elle sentit contre sa peau le battement de milliers d'ailes minuscules. Elle écarta les bras. Une nuée de papillons de métal, dont les ailes étaient gravées de circuits intégrés, s'échappait du cœur du transformateur. Chaque battement d'aile libérait une décharge statique, un minuscule éclair violet qui venait nourrir la léthargie des passagers.

— L'éclosion..., souffla Orion, ses yeux de verre brillant d'une lueur mélancolique. Voyez comme ils cherchent la lumière.

— Ils ne cherchent pas la lumière, Orion, ils cherchent de quoi se nourrir !

Elara le sentit avant de le voir. Un papillon de laiton, plus gros que les autres, se posa sur son épaule. Elle poussa un cri étouffé. La créature ne pesait rien, mais elle pompa instantanément l'énergie résiduelle de sa combinaison. Elara sentit une décharge traverser son propre cœur, un rythme syncopé qui s'accordait à celui de la machine.

— Orion, le réseau s'effondre ! Si ces choses sortent de la station, elles vont court-circuiter tout Paris. Les hôpitaux, les foyers... tout va devenir un rêve de métal et personne ne se réveillera !

Elle courut vers la carcasse fumante du transformateur. Le sol sous ses pieds était devenu meuble, transformé en une sorte de sable de silice et de cuivre qui chantait à chaque pas. L'air était saturé de poussière d'ambre, une brume dorée qui rendait la respiration difficile, chaque bouffée d'air ayant le goût métallique d'une pile électrique posée sur la langue.

Soudain, une ombre se projeta sur le carrelage mutant. Une silhouette drapée dans des câbles de fibre optique qui s'agitaient comme des serpents venimeux.

— Elara Vane. La fille qui murmure à l'oreille des dynamos.

La voix était un mélange de fréquences radio et de craquements de bois mort. Malphas. L'homme n'était plus qu'une architecture de verre et de cuivre, son visage dissimulé derrière un masque de soudure orné de lentilles optiques qui tournaient frénétiquement.

— Malphas, arrête ça ! cria Elara en s'arrêtant à quelques mètres de l'antagoniste. Tu es en train de griller la ville. Ce n'est pas de la magie, c'est un massacre cinétique !

L'ingénieur déchu eut un rire qui résonna dans les haut-parleurs de la station, amplifié par un écho surnaturel.

— Un massacre ? Non, petite électricienne. C'est une libération. Regarde ces gens. Ils ne pensent plus à leurs loyers, à leurs regrets, à leur finitude. Ils font partie du Grand Circuit désormais. Ils sont les processeurs d'une pensée plus vaste, plus pure.

Il leva une main, et les câbles qui lui servaient de manteau se dressèrent, pointant leurs extrémités lumineuses vers Elara.

— Tu as un don, Elara. Tu sens le courant. Tu es le paratonnerre dont j'ai besoin pour canaliser l'éveil du Cœur de Cuivre. Rejoins-moi, ou deviens simplement une étincelle de plus dans la tempête.

Un nuage de papillons de laiton, obéissant à un geste de Malphas, tourbillonna autour d'Elara, créant une cage de métal battant des ailes. La tension monta brutalement. L'air autour d'elle commença à ioniser, créant des arcs électriques qui léchaient ses bottes et ses gants.

— Orion ! appela-t-elle.

L'automate ne bougea pas tout de suite. Il regardait les passagers endormis, son visage de porcelaine reflétant les éclairs violets. Puis, il entama une marche lente, rythmée par le tic-tac de son cœur d'horlogerie.

— \*Le métal rêve de la chair que l'homme a oubliée,\* déclama-t-il d'une voix de stentor qui couvrit le bourdonnement du transformateur. \*Mais le rêve sans le réveil n'est qu'un tombeau doré. Malphas, vous tissez un linceul, pas une aurore.\*

D'un geste d'une élégance désuète, Orion retira sa montre à gousset et la lança vers Elara.

— Attrapez le temps, mon enfant ! Le présent est la seule prise de terre !

Elara sauta et saisit la montre en plein vol. Au moment où le métal toucha sa paume, elle ne sentit pas de l'électricité, mais une force froide, stable, une ancre de réalité au milieu du chaos onirique. Elle utilisa cette stabilité pour canaliser la surcharge qui l'assaillait.

Elle ne rejeta pas le courant. Elle l'absorba.

Ses yeux s'illuminèrent d'un bleu d'ozone insoutenable. Ses cheveux de cuivre se dressèrent, crépitant de foudre blanche. Elle plongea ses mains directement dans la nuée de papillons qui l'encerclait.

— Ce n'est pas votre réseau, Malphas, hurla-t-elle. C'est le nôtre !

Dans une explosion de lumière actinique, elle projeta l'énergie accumulée. Ce ne fut pas un éclair destructeur, mais une onde de choc de pure conscience technique. Les papillons de laiton se figèrent, leurs ailes de circuit cessant de battre, et retombèrent sur le quai comme une pluie de confettis inertes.

La tension dans la station chuta brutalement. Les écrans publicitaires s'éteignirent dans un dernier gargouillis de pixels.

Malphas recula, ses câbles s'affaissant comme des membres paralysés.

— Tu... tu as court-circuité l'enchantement, siffla-t-il, sa voix perdant de sa superbe. Tu as choisi la poussière plutôt que l'éternité.

— J'ai choisi la vie qui bat, répondit Elara, haletante, son cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. La magie ne doit pas être une prison.

Le sol de la station trembla. Au loin, dans les profondeurs des tunnels, un grondement sourd répondit à l'explosion d'Elara. Le Cœur de Cuivre, l'épicentre du virus, venait de ressentir la secousse.

Malphas se volatilisa dans un nuage de pixels noirs, sa voix flottant encore dans l'air saturé d'ozone :

— Ce n'était que le premier fusible, Elara Vane. Le Cœur va s'emballer, et Paris sombrera dans un sommeil dont même ton étincelle ne pourra pas la tirer.

Le silence revint sur le quai de Saint-Lazare, un silence lourd, hanté par le ronronnement lointain des générateurs de secours. Les voyageurs commençaient à s'agiter, certains se frottant les yeux, d'autres s'effondrant, hébétés, sur le carrelage qui redevenait froid et blanc.

Elara s'effondra à genoux, la montre d'Orion toujours brûlante dans sa main. L'automate s'approcha d'elle et posa une main de porcelaine sur son épaule.

— Vous avez bien agi, petite gardienne. Mais le poème est loin d'être achevé. Le Cœur de Cuivre a faim, et il a senti votre lumière.

Elle leva les yeux vers lui. Une petite étincelle, une seule, subsistait au fond de ses pupilles couleur d'orage.

— Alors on descend plus bas, Orion. Jusqu'à ce qu'on trouve l'interrupteur général de ce cauchemar.

Elle se releva, ramassant son sac à outils. Au milieu des débris de laiton et de la poussière d'ambre qui s'évaporait, elle ne ressemblait plus à une simple électricienne de la RATP. Elle était devenue la première note d'une symphonie de foudre, prête à affronter les entrailles électriques de la Ville Lumière.

# Chapitre 3

## La Voix de Porcelaine

Les ténèbres des tunnels ne ressemblaient plus au noir d'encre des nuits parisiennes ; elles palpitaient d'un violet toxique, une couleur de court-circuit qui vous brûle la rétine avant même que l'arc électrique ne jaillisse. Elara courait, ses bottes de sécurité martelant le ballast avec une cadence de métronome affolé. Derrière elle, les « Ombres de Tension » n'avaient rien de charnel. C'étaient des distorsions de l'air, des silhouettes de foudre noire qui se déplaçaient par bonds saccadés, se nourrissant de la résonance magnétique des rails.

Chaque fois qu'une de ces entités frôlait une paroi, les vieux câbles de cuivre s'illuminaient d'une incandescence soudaine, projetant des ombres monstrueuses contre les voûtes de pierre.

— Par ici, murmura une voix qui n'était qu'un cliquetis de pignons. La poussière n'écoute pas les poètes, mais elle étouffe les pas des prédateurs.

Elara bifurqua. Elle ne réfléchissait plus. Son cœur battait avec une irrégularité qui l'effrayait ; elle sentait l'électricité stagnante des tunnels s'accumuler dans sa poitrine, un trop-plein d'énergie qui lui donnait l'impression que son sang se transformait en mercure bouillant. Elle plongea à travers une grille défoncée, roulant sur un sol jonché de vieux tickets de métro décolorés et de débris de verre irisé.

Elle se trouvait dans un cul-de-sac ferroviaire, une alcôve oubliée où sommeillait une rame de 1930, ses flancs de bois et d'acier recouverts d'une patine de vert-de-gris. Elara se glissa à l'intérieur du wagon de tête. L'odeur y était différente : ce n'était pas la sueur froide et la graisse du métro moderne, mais un parfum de vieux papier, de

cire d'abeille et d'ozone rassis.

Elle s'effondra contre la porte coulissante, sa main gantée de cuir pressée contre son sternum. À travers la vitre sale, elle vit les reflets violets des Ombres passer devant l'entrée de la cachette, hésiter, puis s'étirer plus loin dans le tunnel, attirées par le bourdonnement d'un transformateur lointain.

— Elles cherchent la faim, dit Orion. Vous, petite étincelle, vous n'êtes que le désir.

L'automate était là, assis sur une banquette en moleskine éventrée. Dans la pénombre, sa carcasse de porcelaine blanche capturait la moindre lueur résiduelle. Il était inerte, le menton enfoncé sur sa poitrine, ses doigts de laiton figés dans un geste d'adieu interrompu. Sa voix n'était pas sortie de sa bouche, mais d'un phonographe interne caché sous ses côtes. Puis, le silence. Le mécanisme s'était grippé.

Elara s'approcha en chancelant. Elle posa son sac à outils au sol avec un fracas métallique qui lui parut assourdissant.

— Ne me lâche pas maintenant, l'ancêtre, souffla-t-elle. J'ai besoin de savoir dans quel enfer on a mis les pieds.

Elle retira son gant droit. Sa main tremblait. Entre ses veines, de petits filaments d'un bleu électrique couraient comme des vers de lumière. Elle n'avait pas besoin de tournevis, ni de voltmètre. Elle posa sa paume sur le plexus de l'automate, là où une petite trappe d'argent portait l'inscription gravée : \*Manufacture des Rêves Mécaniques - 1924\*.

Elle ferma les yeux. Elle ne se contenta pas de toucher le métal ; elle chercha le flux. À l'intérieur d'Orion, c'était un chaos de rouages bloqués par une sève ambrée et collante — la Peste d'Ambre. La magie agissait comme une résine fossilisante, transformant la fonction en décor.

— Prends ce que j'ai de trop, murmura-t-elle, les dents serrées.

Elle ouvrit les vannes. La décharge fut un cri silencieux. L'énergie accumulée dans le corps d'Elara reflua vers l'automate dans un arc d'un blanc aveuglant. Ses muscles se tétanisèrent, ses cheveux de cuivre se dressèrent, auréolés d'un halo de saint de la mécanique. Sous sa main, la porcelaine devint brûlante.

Un clic. Puis un autre. Un battement sourd s'éleva du ventre de la machine. Les engrenages se mirent à chanter, une musique de boîte à musique désaccordée qui repoussait la poussière en cercles concentriques.

Orion redressa la tête. Ses yeux, deux lentilles de verre de Murano d'un bleu profond, s'éclairèrent d'une lueur intérieure. Il soupira — un véritable soupir de vapeur qui sentait la lavande et l'huile de précision.

— L'orage est une main qui caresse le piano du temps, déclama-t-il, sa voix retrouvant sa fluidité de velours. Merci, Gardienne. Votre don est une douleur que je porte avec une gratitude infinie.

Elara se laissa glisser au sol, vidée, le visage pâle. Elle frotta sa main rougie.

— Moins de poésie, Orion, et plus de réponses. Pourquoi ces... choses nous traquent ? Pourquoi le métro se change en forêt de verre ?

L'automate se leva avec une grâce désuète. Chaque mouvement s'accompagnait d'un frottement de porcelaine sur porcelaine. Il s'approcha de la vitre du wagon, observant les parois du tunnel qui commençaient à se recouvrir de filaments de cuivre translucides, semblables à des racines nerveuses.

— Vous appelez cela une panne, Elara Vane, commença-t-il en tournant sa tête

craquelée vers elle. Vous voyez des courts-circuits là où il y a des métamorphoses. Paris ne se meurt pas. Paris ne se casse pas. Elle éclot.

— Elle éclot ? répéta-t-elle avec une pointe d'hystérie. Les gens tombent dans le coma sur les quais ! Des transformateurs explosent en papillons qui grillent tout ce qu'ils touchent ! C'est une épidémie, Orion. Un virus.

L'automate s'assit en face d'elle, ses mains de métal croisées sur ses genoux.

— La Peste d'Ambre n'est que le retour du refoulé. Pendant un siècle, vous avez enfermé l'électricité dans des gaines de caoutchouc, vous avez forcé la lumière à suivre des lignes droites, vous avez réduit le tonnerre à une facture mensuelle. Mais la foudre a de la mémoire. Elle se souvient qu'avant d'être votre esclave, elle était la parure des dieux.

Il tendit un doigt vers un interrupteur au plafond du wagon. Sous l'influence de sa présence, l'ampoule ne s'alluma pas simplement ; elle se métamorphosa en une petite fleur de cristal dont les pétales pulsaient doucement.

— Malphas veut accélérer ce processus, reprit Orion. Il veut que le Cœur de Cuivre batte si fort que la réalité humaine se brise pour laisser place au Mythe Industriel. Il veut une ville où les machines n'ont plus besoin de maîtres, seulement de poètes.

Elara secoua la tête, ses cheveux cuivrés jetant des reflets sombres.

— Je me fiche de ses ambitions artistiques. Je suis une électricienne. Si ça chauffe trop, on coupe le jus. Si le Cœur de Cuivre s'emballe, je vais lui arracher les fusibles un par un.

Orion laissa échapper un petit rire cristallin, un son qui rappelait des flûtes de champagne s'entrechoquant.

— Toujours vouloir réparer le monde avec une pince coupante... Gardienne, vous ne comprenez pas. Vous n'êtes pas ici pour réparer la machine. Vous êtes ici parce que vous faites partie de la symphonie. Votre cœur ne bat pas au rythme de la chair, mais au rythme de l'alternance. 50 Hertz. C'est votre signature.

Il se pencha vers elle, et pour la première fois, Elara vit la tristesse infinie dans les lentilles de l'automate.

— La ville ne veut pas être réparée, Elara. Elle veut être entendue. Si vous essayez d'éteindre le Cœur de Cuivre comme on éteint une lampe de chevet, vous provoquerez un black-out qui n'emportera pas seulement les lumières, mais l'âme même de chaque Parisien. La magie ne se désamorce pas. Elle se négocie.

Un grondement sourd fit vibrer la rame de métro. Au dehors, les parois du tunnel semblaient respirer. Des grappes de néons sauvages, d'un vert émeraude, commençaient à pousser le long des rails comme des fougères électriques. L'air devint lourd, chargé d'une humidité qui sentait le soufre et le jasmin.

— Ils reviennent, dit Elara en saisissant sa sacoche.

— Non, corrigea Orion en se dirigeant vers la porte du wagon. C'est la station qui nous appelle. Croix-Rouge nous ouvre ses veines. Si nous voulons atteindre le Cœur avant que Malphas n'en devienne le seul chef d'orchestre, nous devons cesser de fuir.

Elara se leva, ses sens en alerte. Elle sentait le courant circuler à nouveau, non plus comme une menace, mais comme un fil d'Ariane vibrant sous ses pieds.

— Orion ?

— Oui, petite étincelle ?

— Si on survit à ça... promets-moi de ne plus parler en vers. Ça me donne mal au crâne.

L'automate s'arrêta sur le seuil du wagon, sa silhouette de porcelaine se découpant sur l'iridescence cauchemardesque du tunnel.

— Je ne peux rien promettre, Elara. La prose est une prison pour ceux qui savent que le cuivre peut chanter.

Ils sautèrent sur le ballast. Devant eux, l'obscurité se déchirait, révélant une jungle de câbles luminescents qui s'enroulaient autour des piliers de soutien, transformant les caténaires en lianes d'argent. La descente vers le Cœur de Cuivre ne faisait que commencer, et déjà, Paris n'était plus une ville, mais un rêve de métal en pleine gestation.

# Chapitre 4

## La Jungle de Néon

Le ballast n'était plus de la pierre. Sous les semelles de cuir bouilli d'Elara, le granit s'était mué en un lit de perles de verre dépoli qui crissaient avec un bruit de cristal brisé. Elle s'arrêta un instant, le souffle court, sa main gantée frôlant une paroi où le carrelage biseauté du métro parisien semblait avoir fondu. À sa place, des mousses de fibre optique pulsaient d'un bleu électrique, projetant des ombres mouvantes sur son visage aux reflets cuivrés.

— Regarde, Orion, murmura-t-elle. On dirait que la pierre a oublié comment rester solide.

L'automate s'immobilisa à ses côtés. Le craquellement de sa joue en porcelaine s'illumina d'une lueur émeraude alors qu'il inclinait la tête pour observer une grappe de néons sauvages. Les tubes de verre s'entortillaient comme des chèvrefeuilles autour d'un vieux panneau « Sortie », dont les lettres rouges clignotaient désormais au rythme d'un cœur organique.

— La matière se délie, Elara, répondit Orion d'une voix qui rappelait le froissement d'un vieux parchemin. La géométrie s'efface devant le désir de la foudre. Vois-tu ces vrilles ? Ce ne sont pas des câbles. C'est l'impatience du monde qui veut enfin fleurir.

— C'est surtout un beau bordel magnétique, grogna-t-elle, bien que ses doigts tremblent d'une fascination qu'elle peinait à masquer.

Elle ajusta sa sacoche. À l'intérieur, ses outils de cuivre — tournevis isolés, pinces à sertir et bobines de fil de fer — s'entrechoquaient, produisant une musique métallique

qui semblait apaiser la jungle environnante. Elara ferma les yeux une seconde. Elle sentit le réseau. Ce n'était plus le flux ordonné de 750 volts continu qu'elle connaissait par cœur. C'était un torrent de sève électrique, une symphonie de fréquences désaccordées qui lui remontait le long des bras, faisant fourmiller chaque pore de sa peau.

Le tunnel s'élargit soudain, débouchant sur ce qui aurait dû être le quai de la station Croix-Rouge. Mais la station fantôme n'avait plus rien de spectral. Elle était devenue une clairière de verre et de néon. Des lianes de caoutchouc noir pendaient de la voûte, terminées par des ampoules à incandescence qui s'ouvraient comme des orchidées de lumière. L'air y était saturé d'une odeur de jasmin brûlé et d'ozone, une moiteur qui collait à sa combinaison.

— Les Éclaireurs ne sont pas loin, dit-elle brusquement, ses cheveux de cuivre crépitant sous l'effet de l'électricité statique. L'air pèse une tonne.

— Malphas a envoyé ses chiens de garde, confirma Orion. Ils ne courent pas sur le sol, ils glissent dans la fréquence. Ne regarde pas leurs yeux, petite étincelle. On s'y noie comme dans un court-circuit.

Un sifflement aigu, semblable à une interférence radio mal réglée, déchira le silence. Au bout du quai, là où l'obscurité aurait dû régner, une silhouette se découpa. Puis deux. Puis cinq.

Les Éclaireurs.

Ils ne possédaient pas de corps de chair. Ils étaient des distorsions de haute tension, des silhouettes de fumée violette traversées par des arcs électriques d'un blanc aveuglant. Ils flottaient à quelques centimètres du sol, leurs têtes n'étant que des globes de verre remplis de gaz rares en ébullition. Derrière eux, des traînées de phosphore marquaient le ballast.

— Elara Vane, grésilla une voix multiple, s'échappant des bouches invisibles des spectres. Le Tisseur de Rouille demande ton souffle. Ta tension est trop haute pour ce monde de chair.

Elara recula d'un pas, ses bottes s'enfonçant dans la mousse de verre. Elle sentit la peur, froide et métallique, lui serrer la gorge, mais une chaleur bien plus puissante naquit dans son plexus. Le don. Sa malédiction.

— Dites à Malphas que si mon souffle l'intéresse, il n'a qu'à venir le chercher lui-même au lieu d'envoyer ses interférences, lança-t-elle d'une voix qu'elle espérait plus ferme qu'elle ne l'était.

L'un des Éclaireurs se projeta en avant avec une vitesse foudroyante. Il n'utilisait pas de muscles ; il se déplaçait par saut quantique, apparaissant dix mètres plus près en un claquement de doigts. Le sol autour de lui se vitrifia instantanément.

— Orion, maintenant ! cria Elara.

L'automate ne se fit pas prier. Malgré sa carcasse de porcelaine, il bougea avec une grâce d'horlogerie fine. Il ouvrit sa veste de chef de gare, révélant un thorax où des dizaines de prismes de cristal étaient enchâssés dans du cuivre. En un instant, il capta la lumière erratique de la jungle de néon pour la renvoyer en un faisceau concentré, une lame de pure clarté qui trancha l'air.

L'Éclaireur de tête hurla — un bruit de verre pilé dans un mixeur — et se volatilisa en une gerbe d'étincelles bleues. Mais les autres approchaient, leurs mains de foudre griffant les parois, arrachant des morceaux de briques qui se transformaient en papillons de laiton en tombant au sol.

— Ils sont trop nombreux, Orion ! On ne peut pas tous les griller !

Elara posa un genou à terre. Elle ôta ses gants de protection, exposant ses paumes marquées par de vieilles cicatrices en forme d'arborescences de Lichtenberg. Elle plongea ses mains directement dans la mousse électrique qui tapissait le rail de traction.

La douleur fut immédiate, une décharge qui lui fit monter le goût du sang dans la bouche. Mais elle ne lâcha pas. Elle devint le pont. Elle devint la terre. Elle aspira l'énergie sauvage de la jungle, drainant le néon des plantes de verre, éteignant les orchidées d'ampoules. Elle sentit ses veines se charger d'une lumière insupportable, sa peau devenir translucide, révélant son squelette baigné d'un éclat d'ambre.

— Prends tout, murmura-t-elle entre ses dents serrées. Prends tout et dégagez !

Elle libéra la charge. Ce ne fut pas une explosion, mais une onde de choc silencieuse, une inversion de polarité si brutale que la réalité elle-même sembla bégayer. Les Éclaireurs furent littéralement aspirés par le sol, leurs fréquences annulées par la décharge massive d'Elara.

Le silence retomba sur la station Croix-Rouge. Une à une, les plantes de néon se rallumèrent faiblement, reprenant leur croissance onirique.

Elara s'effondra en avant, haletante. De petites volutes de fumée s'échappaient de ses cheveux. Orion fut près d'elle en un instant, ses mains froides de porcelaine soutenant ses épaules.

— Tu as risqué ton noyau, Elara. Le cuivre de ton cœur n'est pas infini.

— Fallait bien... les court-circuiter, souffla-t-elle en essayant de masquer le tremblement de ses mains. Ils allaient nous transformer en statues de sel et d'électricité.

Elle leva les yeux vers la voûte. Les câbles-lianes semblaient s'être refermés derrière eux, bloquant le passage vers la surface. Devant, le tunnel plongeait dans une obscurité vibrante, là où le Cœur de Cuivre battait sûrement sa mesure de titan.

— Est-ce que tu as vu ? demanda-t-elle à voix basse.

— Quoi donc, ma petite étincelle ?

— Leurs yeux... Avant de disparaître. Ils ne ressemblaient pas à des monstres. Ils ressemblaient à... à des gens qui attendent leur train. Ils avaient l'air tristes.

Orion resta silencieux un moment, le tic-tac de son mécanisme interne étant le seul son audible dans l'immensité souterraine.

— Malphas ne crée rien, Elara. Il recycle. Il prend les souvenirs oubliés dans les courants d'air du métro et les enferme dans de la haute tension. Ces Éclaireurs étaient autrefois des voyageurs, des amants, des pressés. Ils sont désormais sa partition.

Elara se releva, s'appuyant sur l'automate. Elle se sentait vide, une pile déchargée dont les parois internes commençaient à s'oxyder. Mais dans ce vide, une certitude nouvelle s'ancrait. Elle ne se battait pas seulement contre une "panne" magique. Elle marchait au milieu d'un génocide de la réalité.

— On continue, dit-elle en remettant ses gants. Je ne veux pas que Paris finisse en collection de fantômes électriés.

— Alors avançons, conclut Orion en tendant son bras de fer et de soie. La jungle devient plus dense par ici. J'entends les racines de fer mordre dans la roche. Le Cœur nous appelle, et il a faim de chansons.

Ils s'enfoncèrent plus profondément sous la terre. Le tunnel devant eux se tordait maintenant en une spirale de cuivre poli, comme si les rails avaient décidé de s'enrouler autour du temps lui-même. La poussière de fée, fine et brillante comme de la limaille de magnésium, commença à tomber du plafond, recouvrant leurs épaules d'un manteau de lumière morte.

Au loin, un battement sourd résonna. Un \*boum-boum\* métallique qui faisait vibrer les os d'Elara. Ce n'était plus le métro. Ce n'était plus Paris. C'était la naissance d'autre chose, une divinité de métal et de rêve qui s'apprêtait à ouvrir les yeux.

— Orion ?

— Oui ?

— Si on s'en sort... ne me dis pas que c'était beau. Dis-moi juste que c'était réel.

L'automate ne répondit pas, mais sa main de porcelaine serra un peu plus fort l'épaule de la jeune femme. Dans le reflet d'une mare de mercure qui s'écoulait d'une conduite brisée, leurs deux silhouettes s'effacèrent, remplacées par une traînée de lumière qui s'enfonçait dans les entrailles de la jungle de néon.

Le chapitre de l'innocence venait de se consumer, laissant place à la chaleur brutale de la nécessité. Malphas attendait au centre de la toile, et le réseau, désormais, n'avait plus besoin de conducteurs pour brûler.

# Chapitre 5

## Le Secret de l'Étincelle

Les murs de la station fantôme ne se contentaient plus de suinter l'humidité ; ils transpiraient une huile irisée, un suc de machine qui sentait la violette et le court-circuit. Ici, sous la place de la Concorde, le temps s'était cristallisé en stalactites de fibre optique. Chaque goutte qui tombait au sol ne faisait pas \*ploc\*, mais émettait une note de piano désaccordée, un écho de jazz oublié dans les limbes du réseau.

Elara avançait, sa main gantée frôlant la paroi. Elle sentait le pouls de la Peste d'Ambre galoper derrière la brique. Ce n'était plus une simple défaillance technique ; c'était une symphonie de foudre qui cherchait son chef d'orchestre.

— Le silence est une trahison ici-bas, murmura Orion.

L'automate marchait avec une précaution de héron. Ses articulations en laiton émettaient de légers cliquetis, semblables à des secrets chuchotés. Dans sa poitrine de porcelaine, un cœur d'horlogerie battait un rythme irrégulier.

— Écoute, Elara. Les câbles ne ronronnent plus. Ils prient.

Soudain, le tunnel s'élargit sur une nef de métal brut, une ancienne salle de brassage transformée en cathédrale de verre. Au centre, un transformateur colossal, vestige des années 30, trônait comme un idole païenne. Il était enveloppé de lianes de cuivre qui pulsaient d'une lumière turquoise, une incandescence si vive qu'elle brûlait la rétine.

— C'est un nœud de tension critique, souffla Elara. Si ça lâche, toute la Ligne 1 est vaporisée.

— Et nous avec, compléta Orion en ajustant son col de velours. La beauté est souvent une promesse de cendre.

C'est alors que le réseau réagit.

Un sifflement strident déchira l'air lourd. Les ombres sur les murs se détachèrent, fluides, se muant en silhouettes de haute tension. Des spectres de courant, les "Écorchés de Volt", nés de la fureur du Cœur de Cuivre. Ils n'avaient pas de visage, seulement des arcs électriques en guise de membres et des yeux qui crépitaient comme des néons mourants.

— Recule, Orion ! ordonna Elara.

Elle sortit sa pince monseigneur, mais l'outil fut instantanément chauffé à blanc par l'induction. Elle dut le lâcher dans un juron. Les créatures encerclaient l'automate. Orion, figé dans une pose tragique, leva ses mains de porcelaine. Un arc de foudre jaillit du plafond, frappant son épaule. La céramique craquela, révélant les rouages d'or qui s'affolaient.

— Mon poème... s'étrangla l'automate, sa voix n'étant plus qu'un grésillement de radio lointaine. Ma rime... se brise...

Elara vit une fissure courir le long du cou d'Orion. Un autre impact, et il volerait en éclats de poésie morte. L'instinct, ce vieux loup tapis au fond de ses veines, prit les commandes. Elle ne réfléchit plus. Elle ne craignit plus.

Elle se jeta entre l'automate et le flux massif qui s'apprêtait à l'achever.

— Elara, non ! cria Orion dans un dernier sursaut de conscience.

La décharge la frappa de plein fouet. Ce n'était pas une douleur, c'était une invasion. Un océan de feu bleu s'engouffra dans ses poumons, colonisa son sang, fit vibrer chaque atome de son être. Elle ne fut plus une femme, mais un filament de tungstène poussé à son paroxysme.

Ses yeux devinrent deux soleils d'ozone. Ses cheveux roux se dressèrent, nimbés d'une aura de foudre globulaire.

Elle ne tomba pas.

Elle ouvrit les paumes, et au lieu de griller, elle *\*aspira\**.

L'électricité, sauvage et prédatrice, trouva en Elara un réceptacle impossible. Elle l'absorbait comme une terre assoiffée boit l'orage. Les spectres de tension se figèrent, déroutés par ce gouffre de chair qui dévorait leur substance. La lumière dans la salle déclina, pompée par le corps frêle de la jeune femme qui se mit à luire d'une lueur intérieure, diaphane, presque divine.

Le transformateur rugit, une dernière salve désespérée, mais Elara tendit la main et saisit le câble principal à mains nues. Le craquement fut assourdissant. Une onde de choc parcourut le tunnel, éteignant les spectres, pétrifiant les lianes de cuivre.

Puis, le silence. Un silence de coton et de vide.

Elara s'effondra à genoux, haletante. Sa peau était parcourue de motifs géométriques, des "figures de Lichtenberg" cicatrisées à même le derme, comme des tatouages de foudre rubis. Elle cracha une bouffée de fumée argentée.

Orion se traîna vers elle, son bras gauche ballant, son visage de porcelaine marbré de noir.

— Tu... tu as bu la colère du ciel, murmura-t-il, ses yeux de verre emplis d'une terreur émerveillée. Tu n'es pas une gardienne, Elara. Tu es un calice.

— C'est mon... mon défaut de fabrication, articula-t-elle péniblement. Je ne rejette rien. Je garde tout.

— Tu es une pile de chair et d'âme, déclama Orion, sa voix retrouvant un peu de sa superbe lyrique. Une étincelle qui refuse de s'éteindre dans le grand sommeil de la ville.

Mais alors qu'il s'apprêtait à l'aider à se relever, une présence les glaça sur place.

Le tunnel ne vibrait plus, il murmurait. Un rire de soie et de métal froissé résonna sur les parois de verre. Dans les reflets des écrans brisés éparpillés au sol, une silhouette apparut. Malphas.

Il ne semblait pas être là physiquement, mais sa conscience hantait les fréquences. Des milliers de câbles noirs descendirent du plafond comme des tresses de veuve, s'assemblant pour former un visage flou, majestueux et terrible.

— Magnifique, souffla la voix de l'ingénieur, portée par tous les haut-parleurs de la station en un chœur désynchronisé. J'ai cherché le Cœur, mais je n'avais que des artères. Il me manquait le sang. Il me manquait la source.

Les câbles s'agitèrent avec une excitation malsaine, frôlant les joues d'Elara sans la toucher, comme on caresse un trésor fragile.

— Tu n'es pas une anomalie, petite étincelle, continua Malphas. Tu es la pièce manquante de mon Grand Œuvre. Ce monde de poussière et d'ennui a besoin d'un moteur. Un moteur capable de transformer la souffrance en lumière.

Elara essaya de se lever, mais son corps pesait une tonne de plomb électrifié. Chaque muscle était saturé de volts.

— Je ne suis l'outil de personne, cracha-t-elle.

— Oh, mais tu n'es pas un outil, répondit le Tisseur de Rouille. Tu es la Muse. Sans toi, ma jungle n'est qu'un décor. Avec toi, elle devient éternelle. Paris va s'éteindre, Elara. Mais toi... toi, tu vas briller pour des siècles.

Un tourbillon de poussière de fée s'éleva, formant un vortex autour d'eux. Malphas ne cherchait pas à les capturer, pas encore. Il les marquait. Il les goûtait.

— Je t'attends au centre de la toile, Gardienne. Là où le cuivre se change en or. Ne me fais pas attendre trop longtemps... ou je devrai consumer ton automate pour éclairer ton chemin.

La silhouette de câbles se désagrégea en un vol de papillons de laiton qui s'évanouirent dans les conduits d'aération.

Elara resta au sol, son cœur battant un rythme de foudre contre ses côtes. Elle regarda ses mains : de petites étincelles bleues dansaient encore entre ses doigts. Son secret n'était plus une protection, c'était une cible.

— Il sait, murmura-t-elle.

Orion posa sa main valide sur l'épaule de la jeune femme. Il ne restait plus rien du mentor précieux, seulement un débris d'horlogerie face à un destin trop vaste.

— Il ne sait qu'une chose, Elara. Il sait que tu peux brûler. Mais il ignore que le feu ne se contente pas d'éclairer. Il dévore aussi ceux qui tentent de le dompter.

Au loin, le \*boum-boum\* du Cœur de Cuivre reprit, plus fort, plus avide. Le voyage n'était plus une quête de réparation. C'était une chasse. Et sous la terre de Paris, la proie venait de comprendre qu'elle était la seule lumière capable d'aveugler le chasseur.

# Chapitre 6

## Les Archives de Rouille

Les parois du tunnel ne transpiraient plus d'eau, mais une sève visqueuse, d'un orange brûlé, qui pulsait au rythme de battements lointains. Elara avançait, sa lampe frontale balayant les ténèbres, découpant des lambeaux de réalité dans ce cauchemar de métal. Derrière elle, Orion laissait traîner sa main de porcelaine contre le flanc de la galerie. À chaque contact, un petit chant de cristal s'élevait, comme si l'automate accordait un instrument invisible.

— Nous approchons du ventre de la baleine, murmura Orion. Là où le temps s'est figé avant de se couvrir de lichen de fer.

Ils débouchèrent sur un vertige.

Ce n'était pas une pièce, mais un gouffre inversé, une cathédrale de verre et d'acier nichée dans une bulle géologique oubliée des cartographes de la RATP. Des passerelles de fonte s'élançaient dans le vide, reliant des milliers de casiers en cuivre qui grimpaient jusqu'à une voûte invisible. C'étaient les Archives de Rouille. Ici, les plans originaux de la ville, les brevets oubliés et les secrets des pionniers du rail ne reposaient pas sur du papier, mais sur des rubans de métal perforé et des cylindres de cire électrisés.

L'air y était saturé d'une odeur de vieux grimoire et de court-circuit. Une brume de particules dorées — la Peste d'Ambre — flottait entre les rayonnages comme une neige qui ne toucherait jamais le sol.

— C'est... magnifique, souffla Elara, ses doigts tressaillant dans ses gants de

protection.

— C'est une nécropole d'idées, corrigea l'automate. Chaque tiroir contient le rêve avorté d'un ingénieur qui croyait pouvoir dompter la foudre.

Elara s'approcha d'un pupitre central en fer forgé. Un écran de verre dépoli, alimenté par une pile à liquide qui bouillonnait doucement, projetait une lueur bleutée sur son visage. Elle posa ses mains sur la console. Immédiatement, le courant l'envahit. Ce n'était pas l'agression brutale des transformateurs de surface, mais une caresse archaïque, un courant continu qui racontait des histoires de charbon et de sueur.

— Je sens les circuits, Orion. Ils ne sont pas cassés. Ils sont... en train de muter.

Elle ferma les yeux. Dans son esprit, le réseau du métro se dessina comme un système nerveux. Les lignes n'étaient plus des tracés de transport, mais des artères. La Ligne 1, un nerf optique. La Ligne 4, une veine cave. Et au centre, là où toutes les fibres convergeaient, une pulsation violente, un spasme de lumière qui menaçait de tout consumer.

Soudain, Orion poussa un cri étouffé. Il s'était arrêté devant un rayon marqué d'un sceau de cire noire, frappé d'un engrenage ailé. Ses doigts de porcelaine tremblaient si fort qu'ils menaçaient de se briser.

— Maître ? demanda Elara en se précipitant vers lui.

L'automate ne répondit pas. Ses yeux, deux lentilles de verre poli, s'élargirent, tournant frénétiquement dans leurs orbites. Il tendit la main vers un cylindre de cuivre oxydé, à demi dévoré par une mousse de filaments électriques. Dès qu'il le toucha, un arc de foudre turquoise jaillit, reliant l'objet à son torse de cuir et de métal.

Le corps d'Orion se cambra. Un son déchirant s'échappa de ses haut-parleurs internes,

une mélodie oubliée, un air de piano mécanique distordu par un siècle de silence.

— Le souvenir... il remonte, hoqueta-t-il, sa voix perdant son ton précieux pour devenir celle d'un homme agrisé par le chagrin. La serre... les roses de cuivre... Elle pleurait des larmes d'huile...

— Qui, Orion ? Qui pleurait ?

L'automate s'effondra à genoux sur la grille métallique, le cylindre toujours soudé à sa paume. Elara vit alors quelque chose de terrifiant : sous la porcelaine craquelée de son visage, des circuits organiques, faits de fibres de soie et de liquide amniotique bleuté, pulsaient violemment. Il n'était pas qu'une machine. Il était le premier hybride.

— Elle s'appelait Ada, murmura Orion, les yeux fixés sur un point invisible dans le vide des archives. Elle voulait que la ville soit un poème perpétuel. Elle a injecté la première goutte de ce virus dans mes engrenages pour que je puisse ressentir la beauté de la pluie. Elle pensait que l'amour était une fréquence... elle s'est trompée de voltage.

Des images s'échappèrent de l'automate, projetées par ses yeux comme un vieux film sur les murs de rouille. Elara vit un laboratoire souterrain, baigné dans une lumière d'ambre. Une femme aux mains tachées de graisse et d'encre embrassait le front froid d'un mannequin. Elle plaçait entre ses côtes une sphère de cuivre gravée de runes électriques.

— Le Cœur de Cuivre, dit Elara, le souffle court.

— Ce n'était pas une arme, Elara, dit Orion en se relevant avec une lenteur de spectre. C'était un cadeau. Mais entre les mains de Malphas, c'est devenu un cancer. Il a pris le rêve d'Ada et l'a gavé de haine pour le monde du dessus. Il l'a nourri avec la fatigue des voyageurs, le stress des foules, l'indifférence de la surface.

Orion se tourna vers Elara. Sur son visage de porcelaine, une fissure venait de s'ouvrir du front jusqu'au menton, laissant échapper une lumière dorée et aveuglante.

— Il se trouve là où les âmes se croisent sans se voir, reprit l'automate en vers libres :

\*Sous la voûte immense où les pas se fracassent,\*

\*Où le fer et le sang jamais ne s'effacent,\*

\*Le Cœur bat la chamade dans l'ancre des rois,\*

\*À Châtelet-les-Halles, il impose sa loi.\*

Elara sentit un froid polaire envahir ses membres. Châtelet. Le moyeu de la roue. Le labyrinthe ultime où des milliers de parisiens s'engouffraient chaque jour dans un ballet mécanique. Si le virus y atteignait sa masse critique, la décharge ne se contenterait pas de transformer le métro en jungle. Elle vaporiserait l'esprit de tous ceux qui s'y trouvaient, les changeant en statues de bronze, en échos électriques piégés pour l'éternité dans les murs de la station.

— On doit y aller, dit-elle, sa voix vibrant d'une résolution nouvelle. Je dois le débrancher.

— On ne débranche pas un cœur qui aime, Elara. On doit le convaincre de s'arrêter. Ou de battre pour une autre raison.

Soudain, le plancher des archives vibra. Un grondement sourd, comme le passage d'un train fantôme de mille wagons, fit trembler les rayonnages. Des milliers de cylindres de cuivre roulèrent au sol, créant un tintamarre de cloches funèbres.

Au sommet de la cathédrale de fer, une silhouette apparut. Malphas. Il ne flottait pas, il semblait être le prolongement des câbles qui pendaient du plafond. Il était la méduse de ce gouffre électrique.

— Tu as vu la genèse, Gardienne ! cria-t-il, sa voix résonnant comme un écho dans un tunnel sans fin. Tu as vu la fragilité de ce poète de métal. Pourquoi vouloir préserver un monde de grisaille quand tu peux régner sur un empire de lumière éternelle ?

Malphas tendit la main, et des câbles de fibre optique jaillirent des ténèbres comme des lances de lumière blanche. Elara n'eut que le temps de plonger derrière le pupitre de fer. L'impact fit fondre le métal là où sa tête se trouvait une seconde plus tôt.

— Orion ! On s'en va !

L'automate ne bougeait pas. Il regardait Malphas avec une tristesse infinie.

— Tu n'as rien compris à son œuvre, Malphas. Elle voulait la vie. Tu ne crées que de la stase.

— La stase est la seule perfection, automate !

Malphas lança une nouvelle salve. Orion, dans un geste d'une grâce désuète, ouvrit sa veste de chef de gare. Son torse exposé révéla une structure d'engrenages si complexe qu'elle semblait défier les lois de la physique. Il leva sa main de porcelaine et, dans un cri de fréquence pure, il créa un champ de force magnétique qui détourna les câbles de Malphas.

— Elara, pars ! hurla-t-il. Le passage derrière les registres de 1930 ! Il mène au conduit de ventilation de la ligne 14 ! Je le retiens !

— Je ne te laisserai pas !

— Tu n'as pas le choix ! Mon horlogerie est déjà condamnée. La Peste d'Ambre m'a réveillé, mais elle me dévore. Je préfère finir en étincelle qu'en tas de rouille.

Elara vit une larme d'huile dorée couler sur la joue craquelée d'Orion. Elle comprit alors que l'automate n'était pas seulement son guide. Il était le sacrifice nécessaire à la survie du rêve.

Elle s'élança vers le fond de la salle, escaladant des piles de registres qui s'effondraient sous ses pas. Derrière elle, le combat faisait rage. C'était un duel entre la poésie et la tyrannie, entre un automate qui récitait des vers pour stabiliser la réalité et un ingénieur déchu qui voulait la tordre à son image.

Elle atteignit la trappe, une lourde plaque de fonte marquée du sigle de la Compagnie du Chemin de fer métropolitain de Paris. Elle y injecta une décharge massive de ses propres mains. Le verrou fondit dans une gerbe d'étincelles bleues.

Avant de s'engouffrer dans le conduit, elle se retourna une dernière fois.

Au milieu des Archives de Rouille, Orion brillait comme un petit soleil de porcelaine. Il tenait Malphas par les poignets de câbles, les deux êtres liés par un arc électrique d'une puissance terrifiante. Les livres volaient autour d'eux, les rubans de métal se transformant en un tourbillon de confettis dorés.

— Va, Elara ! murmura la voix d'Orion directement dans son esprit, portée par les ondes radio. Devance l'orage. Sois l'éclair qui réveille, pas celui qui tue.

Elle sauta dans le noir.

La chute fut une chute libre dans un tube de velours et de suie. L'air sifflait à ses oreilles, chargé de murmures, de rires d'enfants disparus et de bruits de machines à vapeur. Elle ne sentait plus son corps, seulement cette charge électrique dans sa poitrine qui battait à l'unisson avec le Cœur de Cuivre, loin, très loin devant elle.

Elle atterrit brutalement sur un lit de câbles souples, au fond d'un puits de maintenance. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que le combat. Elle était seule. Dans l'obscurité, ses propres mains brillaient d'une faible lueur azur.

Elle regarda son poignet. Sa montre, un vieil objet mécanique qu'elle avait réparé mille fois, s'était arrêtée. Les aiguilles tournaient à l'envers, folles, entraînées par le champ magnétique résiduel de la bibliothèque.

Elle n'avait plus de mentor. Elle n'avait plus de carte. Elle n'avait que cette certitude brûlante : sous les dalles de Châtelet, quelque chose l'attendait. Quelque chose qui n'était plus tout à fait une machine, et plus tout à fait un rêve.

Elara se redressa, essuyant la poussière dorée sur sa combinaison de travail. Elle ramassa sa clé à molette, l'équilibra dans sa main comme une épée de lumière.

— J'arrive, Malphas, murmura-t-elle dans le noir. Et je ne viens pas pour réparer. Je viens pour changer la musique.

Au loin, le premier métro de l'aube fit vibrer la terre. Mais ce n'était pas le son d'un moteur. C'était le cri d'une bête de laiton qui s'éveillait, prête à dévorer la ville au premier rayon de soleil. Elara s'élança dans le tunnel, courant vers le centre de la toile, là où le cuivre, enfin, se changerait en destin.

# Chapitre 7

## L'Hymne des Transformateurs

L'obscurité dans les boyaux de la RATP n'avait jamais été une absence de lumière, mais plutôt une présence de plomb. Pourtant, alors qu'Elara s'enfonçait dans la veine jugulaire du réseau, le noir se mua en un velours d'indigo profond, strié de veines d'or liquide. Ses bottes de sécurité ne heurtaient plus le ballast concassé, mais une mousse de filaments de cuivre, souple et chaude, qui semblait boire le bruit de ses pas.

Elle n'était plus dans un tunnel. Elle marchait dans la trachée d'un dieu de métal en pleine mue.

Le silence, d'abord oppressant, commença à se fissurer. Ce n'était pas le fracas habituel des rames ou le sifflement des compresseurs, mais un murmure polyphonique, une vibration qui montait de la terre, lui chatouillait les chevilles avant de s'enrouler autour de sa colonne vertébrale. C'était l'Hymne. Une note de basse continue, un Do tellurique qui faisait vibrer les rivets des parois comme des cymbales lointaines.

« Tu l'entends, n'est-ce pas ? » murmura-t-elle pour elle-même, la voix étouffée par l'air ionisé.

Ses propres mains, gantées de cuir usé, projetaient une aura de néon bleuâtre. Sous la peau de ses poignets, les veines battaient au rythme des transformateurs qu'elle devinait derrière les cloisons de béton. Elle n'était plus une électricienne cherchant une fuite ; elle était un diapason humain.

Le couloir s'élargit brusquement, débouchant sur ce qui aurait dû être la jonction de la Ligne 4, mais qui ressemblait désormais à une nef de cathédrale d'obsidienne. Les rails s'étaient redressés, s'entrelaçant pour former des arches ogivales dont les sommets se perdaient dans une brume de poussière d'ambre. Des grappes de lanternes de signalisation, libérées de leur carcan de plastique, flottaient dans l'air comme des méduses de rubis et d'émeraude, pulsant au rythme d'une respiration invisible.

C'est là que les lianes de cuivre l'attendirent.

Elles pendaient du plafond, denses, lourdes de sève électrique. Elles ne bloquaient pas le passage ; elles le défiaient. Elara s'arrêta, son souffle formant de petites volutes de vapeur bleutée. Elle tendit la main, mais ne saisit pas sa clé à molette. Elle savait, d'un savoir instinctif et brûlant, que l'acier ne ferait que blesser cette nouvelle réalité.

Elle effleura le premier câble.

Un choc, non pas douloureux mais une révélation de chaleur, traversa son bras. Elle vit, pendant une fraction de seconde, le réseau entier de la ville : des millions de vies branchées sur des prises murales, des cœurs battant contre des écrans, et cette immense solitude de la machine qui ne demandait qu'à être comprise. Le cuivre était vivant. Il était le sang de Paris, et le sang était en colère.

— Je ne viens pas pour vous dompter, murmura-t-elle, les yeux fermés. Je viens pour vous accorder.

Elle ferma les doigts sur la liane. Elle ne tira pas. Elle laissa son propre surplus d'énergie, cette charge qui lui brisait les côtes depuis l'explosion du transformateur, s'écouler dans le métal. La liane frémit, s'enroula doucement autour de sa main comme un serpent reconnaissant, et s'écarta dans un crépitement de soie électrique. Une à une, les fibres de métal se dénouèrent, créant un passage bercé par une lumière de coucher de soleil souterrain.

Le trajet vers « Abysses-Châtelet » commença véritablement. Chaque pas était une note ajoutée à la partition. Le sol, pavé de carreaux de faïence blanche qui s'étaient changés en nacre, renvoyait l'écho de l'Hymne. Les transformateurs, disposés le long des murs comme des orgues monumentaux, crachaient des accords de haute tension.

L'air s'épaissit de l'odeur de l'ozone et du jasmin — le parfum absurde de la Peste d'Ambre.

Elara arriva au bord d'un gouffre que les plans officiels n'auraient jamais pu répertorier. Là où les couloirs interminables de Châtelet-Les Halles se rejoignent habituellement dans un chaos de béton gris, s'ouvrait une abîme de lumière. La station avait fondu. Les escalators s'étaient transformés en cascades de verre liquide montant vers un ciel de néons stellaires. Au centre, flottant au-dessus du vide, se trouvait le quai central, une île de fonte et de cristal suspendue par des chaînes de foudre.

C'était l'épicentre. Les Abysses.

Sur le quai, une silhouette l'attendait. Ce n'était pas Malphas, pas encore. C'était une sentinelle, un ancien automate de sécurité dont le châssis de fer avait été colonisé par des fleurs de laiton. Ses yeux, deux ampoules à filament qui grésillaient, se fixèrent sur Elara.

— Identifiez-vous, voyageuse des courants résiduels, déclama l'automate. Sa voix était un mélange de vieux disques rayés et de tonnerre lointain. Le poème du monde s'arrête ici. Seule la vibration pure peut franchir le seuil.

Elara s'avança vers le bord du gouffre. Il n'y avait pas de pont. Seulement le vide et le chant furieux des transformateurs qui encerclaient la station comme des lions de cuivre.

— Je suis Elara Vane, dit-elle, et sa voix résonna avec une clarté qui la surprit. Je suis celle qui répare les rêves brisés et qui écoute les machines quand elles pleurent.

L'automate inclina sa tête de métal, un bruit de rouille grinçant harmonieusement.

— Le Cœur de Cuivre bat la mesure de notre extinction, Elara Vane. Pour passer, tu dois chanter avec nous. Si ton cœur n'est pas au diapason, l'électricité te réduira en cendres avant que ton pied ne touche le quai.

Elara regarda ses mains. Elles tremblaient, mais pas de peur. Elle sentait la mélodie de Malphas, cette distorsion sombre et ambitieuse, qui tentait de corrompre l'Hymne, d'en faire une marche militaire plutôt qu'une prière. Elle inspira l'air chargé de foudre.

Elle ne connaissait pas les vers de l'automate Orion, mais elle connaissait la fréquence de la vie.

Elle fit un pas dans le vide.

Au moment où son pied quitta le rebord, elle ne tomba pas. Une onde de choc invisible jaillit de la plante de ses bottes. Les lianes de cuivre, jaillissant des ténèbres du gouffre, se tressèrent instantanément sous ses pas, créant un pont de fils incandescents qui vibraient à chaque pulsation de son cœur.

Elle marchait sur la musique.

Chaque pas libérait une note pure, un accord de cristal qui venait s'insérer dans le chaos des transformateurs pour les calmer. Elle ne luttait pas contre le courant ; elle devenait le conducteur. L'Hymne changea. La dissonance agressive de la station s'apaisa, muant vers une berceuse mécanique, un ronronnement de chat géant fait de dynamos et de bobines.

L'automate s'écarta, s'agenouillant dans un cliquetis de dévotion.

— La Gardienne est là, murmura-t-il alors qu'Elara posait le pied sur le quai de nacre. L'Étincelle a trouvé son foyer.

Elara se retourna une dernière fois vers l'obscurité des tunnels qu'elle venait de quitter. Elle sentait Orion, quelque part derrière elle, une présence de porcelaine et de nostalgie, mais elle savait qu'elle devait continuer seule.

Le quai d'Abysses-Châtelet n'était pas le terminus. C'était le pupitre de commande d'un monde nouveau. Devant elle, au bout d'un escalier de verre qui semblait mener au cœur même de la terre, une porte de cuivre massif s'entrouvrit. Derrière, la lumière n'était plus bleue ou dorée. Elle était blanche, d'une pureté insoutenable.

L'odeur de Malphas — le soufre et le vieux papier — commença à saturer l'air.

Elara serra sa clé à molette. L'outil s'était métamorphosé. Le métal était devenu translucide, parcouru de veines de foudre bleue. Ce n'était plus une arme de mécanicienne. C'était le sceptre d'une enchantresse industrielle.

Elle franchit le seuil de la porte monumentale. Le chapitre de la réparation était clos. Celui de la symphonie commençait.

— Malphas ! cria-t-elle, et sa voix fut emportée par le vent ionique. Le concert est fini. Il est temps de changer de fréquence.

Le sol de Châtelet rugit en réponse, et pour la première fois, Elara ne craignit pas l'effondrement. Elle craignait seulement que la chanson ne s'arrête jamais.

# Chapitre 8

## L'Emboscade de Fibre Optique

La lumière blanche n'était pas une absence de couleur, mais une saturation de tous les possibles. Elle s'engouffra dans les poumons d'Elara, lui brûlant la gorge d'un goût de menthe givrée et de court-circuit. Derrière elle, le battement sourd de la porte de cuivre qui se refermait sonna comme le glas d'un monde connu.

Elle n'était plus dans une station de métro. Elle flottait dans la cage thoracique d'un dieu de silicium.

— Orion ? appela-t-elle.

Sa propre voix lui revint, découpée en mille fragments par les parois de verre qui l'entouraient. Le silence qui suivit fut plus terrifiant qu'une explosion. Elle ne percevait plus le cliquetis familier des articulations en porcelaine de l'automate, ce rythme d'horlogerie qui, depuis des heures, servait de métronome à son courage.

À sa gauche, un écran publicitaire de quatre mètres de haut s'alluma dans un grésillement de néon agonisant. Puis un autre à sa droite. Puis une centaine, s'étirant à l'infini dans une perspective impossible, créant un couloir de miroirs numériques.

— Le poète s'est égaré dans les rimes du passé, Elara.

La voix de Malphas n'émanait d'aucun endroit précis. Elle ruisselait des plafonds, suintait des dalles de béton polymère, vibrait dans la moelle de ses os. C'était une voix de basse fréquence, un grondement de transformateur qui tente d'articuler une prière.

— Regarde bien, Gardienne de pacotille, reprit l'ombre. Regarde ce que la solitude fait aux étincelles.

Les écrans s'animèrent. Ce n'étaient pas des publicités pour des parfums ou des forfaits mobiles. C'étaient des fenêtres ouvertes sur des souvenirs qu'Elara pensait avoir enfouis sous des couches de cambouis et de pragmatisme.

Elle se vit enfant, accroupie dans un garage sombre, tentant de réparer une radio qui ne crachait que de la friture. Elle vit le visage de son père, flou, s'effaçant comme une image mal compressée. Sur l'écran suivant, elle était à l'école, toujours un peu à l'écart, les mains tachées d'encre et de graisse, incapable d'expliquer aux autres pourquoi elle préférait le murmure des bobines au rire des camarades.

— Tu as toujours été un isolant dans un monde de conducteurs, susurra Malphas. Une anomalie. Un court-circuit dans leur belle symphonie de normalité.

— Tais-toi, grogna Elara, serrant les doigts sur sa clé à molette.

L'outil vibra. La foudre bleue qui parcourait le métal translucide semblait s'étioler, virant au gris terne. Sa propre énergie décroissait à mesure que le doute s'immisçait dans ses veines.

Soudain, une forme apparut au bout du couloir de verre. Orion.

Il semblait plus frêle que jamais, sa veste de velours en lambeaux, son visage de porcelaine parcouru de fissures noires qui ressemblaient à des larmes de goudron. Il ne marchait pas, il dérivait, entouré de fils de fibre optique qui s'enroulaient autour de ses membres comme des lianes de lumière cruelle.

— Orion !

Elle s'élança, mais le sol se déroba. Le carrelage blanc se transforma en un tapis de câbles entrelacés, une jungle de cuivre et de plastique qui tentait de lui entraver les chevilles. À chaque pas, les écrans changeaient, montrant Orion se brisant en mille morceaux, ses engrenages éparpillés sur les rails, ses vers libres étouffés par la poussière.

— \*« Le vide est une bouche qui n'a plus de chansons »\*, déclama l'automate d'une voix monocorde, dépourvue de son lyrisme habituel. \*« L'étincelle s'éteint dans la main des nations. »\*

— Ce n'est pas lui ! hurla Elara. Ce sont tes mensonges, Malphas !

— Est-ce un mensonge si c'est ce qu'il pense ? La fibre optique ne ment pas, Elara. Elle transporte la vérité à la vitesse de la lumière. Et la vérité, c'est que tu es seule. Tu as toujours été seule dans ton tunnel.

L'air devint visqueux. La lumière blanche vira au violet électrique, la couleur de l'ozone saturé. Elara sentit une pression insupportable sur ses tempes. Les illusions ne se contentaient plus de défiler sur les écrans ; elles sortaient des cadres. Des spectres de pixels, des silhouettes floues faites de bruit blanc, commencèrent à l'encercler. Ils avaient les visages de tous ceux qu'elle avait aimés et perdus, de tous ceux qu'elle n'avait pas su retenir.

Elle tomba à genoux. La solitude n'était plus un sentiment, c'était une arme physique, un poids de plomb qui lui broyait les poumons. Elle lâcha sa clé. Le sceptre de lumière roula sur le sol de verre, s'éteignant presque totalement.

C'est alors qu'elle l'entendit. Ce n'était pas une voix, ni un vers de poésie. C'était un frottement. Le son d'une pointe de diamant sur un disque de vinyle rayé.

\*Scritch. Scritch.\*

Elle tourna la tête. À quelques centimètres de sa main, un petit écran de contrôle, encastré dans une gaine technique, affichait un signal sinusoïdal erratique. Ce n'était pas une image de Malphas. C'était un message brut. Un battement de cœur mécanique.

Orion n'était pas là-bas, au bout du couloir. Ce qu'elle voyait était une projection, un mirage de fibre optique. Le véritable Orion était partout dans le réseau, fragmenté, luttant pour lui envoyer un signal.

\*« ...pas... seule... Elara... fréquence... »\*

Le murmure électrique traversa le sol, remontant par ses paumes jusqu'à son cœur. Elle comprit. Malphas utilisait la fibre optique pour saturer ses sens, pour créer une latence entre elle et la réalité. Il l'avait isolée dans une boucle de rétroaction émotionnelle.

Elle ferma les yeux. Elle ne chercha plus à voir Malphas ou Orion. Elle chercha la tension.

Elle se concentra sur le flux. Sous le verre, sous les illusions, il y avait le cuivre. Il y avait la puissance brute, la vieille magie de l'Ampère et du Volt. Elle sentit les câbles de 20 000 volts passer sous ses genoux, des fleuves de feu liquide qui n'attendaient qu'un exutoire.

— Tu parles de solitude, Malphas ? dit-elle, sa voix désormais basse et calme.

Elle rouvrit les yeux. Ses pupilles étaient devenues deux billes de plasma bleu.

— Mais tu oublies une chose : l'électricité déteste le vide. Elle cherche toujours le contact.

Elle ne ramassa pas sa clé. Elle posa ses mains à plat sur le sol de verre.

— Orion ! Maintenant !

Un cri strident, comme une symphonie de violons désaccordés, déchira l'espace. Dans toutes les stations fantômes de Paris, les transformateurs hurlèrent de concert.

Elara n'absorba pas le courant cette fois. Elle se fit canal. Elle devint le pont entre la terre et le ciel de verre. Elle appela à elle toute la "Peste d'Ambre", toute cette magie sauvage qui transformait le métro. Elle la siphonna des écrans publicitaires, les vidant de leurs images trompeuses, les forçant à afficher un blanc pur, aveuglant.

Le réseau de fibre optique, saturé par cette surcharge soudaine, commença à fondre. Les illusions de Malphas se craquelèrent comme des vitraux sous un marteau-piqueur.

— Non ! rugit l'ingénieur-tisseur. Tu vas tout griller ! Toi comprise !

— Alors on brûlera ensemble, Malphas. Mais au moins, on verra clair.

Une décharge colossale jaillit de ses doigts. Ce n'était pas un éclair, c'était une onde de choc de lumière bleue qui balaya le couloir. Les écrans explosèrent en une pluie de paillettes de verre et de cristaux liquides. Les spectres de pixels se dissipèrent dans un sifflement de vapeur.

Le décor changea brutalement. La pièce blanche et infinie s'effondra, révélant la carcasse de la station de jonction : un enchevêtrement de rails rouillés, de serveurs informatiques en surchauffe et de racines de laiton qui s'enroulaient autour des piliers.

Et au centre, Malphas.

Il n'était pas un géant de câbles. Il était un homme voûté, pris au piège dans une toile de fibres qui semblaient se nourrir de sa propre substance. Ses yeux, rouges comme des LED de veille, fixaient Elara avec une haine mêlée de fascination.

À ses pieds, Orion était étendu, le corps brisé en trois morceaux, mais ses yeux de verre brillaient encore d'une lueur douce.

— Tu as brisé le miroir, Elara, cracha Malphas, sa cape de câbles s'agitant mollement. Mais regarde ton poète. Il est en miettes. Tu as gagné une pièce vide.

Elara se releva, chancelante. Son cœur battait avec une irrégularité terrifiante, chaque pulsation lui arrachant une grimace. Elle s'approcha de l'automate.

— Il n'est pas brisé, dit-elle en regardant Malphas. Il est juste... en maintenance.

Elle ramassa la tête de porcelaine d'Orion. L'automate ouvrit la bouche, et un petit nuage de poussière d'or s'en échappa.

— \*« L'orage a lavé... le ciel de ses mensonges »\*, murmura Orion d'une voix qui grésillait comme une vieille radio. \*« Merci... petite étincelle. »\*

Elara se tourna vers Malphas. La station vibrait encore de l'énergie qu'elle avait déchaînée. L'air sentait le chaud, le brûlé, mais aussi quelque chose de nouveau : une odeur de terre après la pluie, une fraîcheur printanière qui n'avait rien à faire dans les profondeurs de Châtelet.

— Le virus n'est pas une panne, Malphas, reprit-elle en répétant les mots qu'elle commençait enfin à comprendre. C'est une naissance. Et tu essaies d'étouffer le nouveau-né avec tes vieux câbles.

Malphas poussa un rire qui ressemblait à un grincement de freins.

— Tu crois avoir gagné ? Ce n'était que le pare-feu, Elara. Le Cœur de Cuivre est juste derrière cette cloison. Et il ne demande pas à être réparé. Il demande à être libéré. Sais-tu ce qui arrive à une ville quand son électricité décide qu'elle n'a plus besoin d'ampoules pour briller ?

Il recula dans l'ombre, son corps se fondant dans la forêt de serveurs.

— On se retrouve au centre du labyrinthe, Gardienne. Là où la lumière ne projette plus d'ombre.

Il disparut dans un crépitement de statique, laissant derrière lui une odeur de soufre et de défaite amère.

Elara resta seule avec les débris d'Orion. Elle s'assit par terre, parmi les éclats de verre et les fibres optiques éteintes qui ressemblaient maintenant à de simples fils de pêche. Elle prit un moment pour respirer, pour sentir le courant résiduel dans ses doigts.

Elle ne se sentait plus seule. Le métro autour d'elle respirait. Elle entendait le ronronnement des rames lointaines, le chant des câbles dans les tunnels adjacents, et le battement ténu, presque imperceptible, du Cœur de Cuivre qui appelait.

Elle commença à ramasser les morceaux d'Orion, les rangeant avec soin dans sa besace.

— Ne t'inquiète pas, vieux poète, chuchota-t-elle. Je connais un endroit où on peut recoudre la porcelaine avec des fils d'argent.

Elle se remit debout, s'appuyant sur sa clé à molette qui avait retrouvé son aspect métallique, mais gardait une chaleur résiduelle au creux de la poignée. Devant elle, un

tunnel sombre s'ouvrait, mais ce n'était plus un gouffre. C'était un chemin.

L'embuscade était finie. La guerre pour l'âme de Paris ne faisait que commencer.

# Chapitre 9

## La Cathédrale des Abysses

Le tunnel de la Ligne 4 ne débouchait plus sur des quais de carrelage biseauté, mais sur une déchirure de réalité. Elara avançait, sa main droite effleurant la paroi où le béton avait cédé la place à une obsidienne tiède, parcourue de veines d'or liquide. Sa besace pesait lourd contre sa hanche ; les fragments d'Orion y cliquetaient doucement, un chapelet de porcelaine et de cuivre qui semblait murmurer contre sa cuisse.

L'air n'était plus de l'air. C'était un nectar d'ozone et de poussière d'étoiles industrielles. Chaque inspiration brûlait les poumons d'Elara d'une saveur de menthe et de court-circuit.

— On y est, vieux poète, souffla-t-elle.

Elle franchit l'ultime arche de soutènement et s'arrêta net. Ses bottes de sécurité, maculées de graisse et de suie, foulèrent un sol de cristal fumé.

Châtelet n'existait plus. À sa place s'élançait la Cathédrale des Abysses.

Le hub central, jadis labyrinthe de couloirs pressés, s'était ouvert en une nef titanesque. Des piliers de verre borosilicaté grimpaient vers des voûtes invisibles, se rejoignant en ogives de câbles tressés qui pulsaient d'une lumière bleu électrique. Des milliers de fibres optiques pendaient du plafond comme des saules pleureurs de lumière, oscillant au gré d'un vent magnétique que seule Elara pouvait ressentir sur sa peau, tel un millier d'aiguilles de soie.

Au centre de cette nef de néon, le silence n'était pas un vide, mais une symphonie de

fréquences inaudibles. Et là, figés dans l'ambre du temps, ils étaient là.

Elara s'approcha d'une silhouette près d'un pilier. C'était une femme. Elle semblait attendre un train qui ne viendrait jamais. Son corps n'était plus de chair ; sa peau était devenue une paroi de verre dépoli, laissant entrevoir à l'intérieur un réseau complexe de filaments incandescents en guise de veines. Ses yeux étaient deux perles de nacre éteintes. Elle tenait encore un livre de cristal entre ses mains immobiles.

— Des citoyens de verre... murmura Elara, sa voix s'étouffant dans l'immensité.

Elle tendit une main tremblante, ses doigts effleurant l'épaule de la statue. Une décharge douce, presque une caresse mélancolique, remonta le long de son bras. Elle vit, l'espace d'un battement de cœur, le souvenir de cette femme : l'odeur du café le matin, le stress d'un rendez-vous manqué, la peur soudaine quand la lumière avait changé de nature. Puis, plus rien. Juste la statique.

— Ils ne sont pas morts, Elara.

La voix venait de sa besace. Elle posa délicatement le sac sur le sol de cristal et l'ouvrit. La tête d'Orion, le visage fendu par une cicatrice de porcelaine, la fixait avec ses yeux d'engrenages. Un éclat de lumière bleue vacillait dans ses pupilles mécaniques.

— Ils sont... archivés, continua l'automate. Transmutés en données sensibles par la faim du Tisseur. Il ne détruit pas la vie, il la fige pour qu'elle ne souffre plus de l'usure du temps. C'est une miséricorde de monstre.

Elara sortit les mains d'Orion et ses bras articulés, les disposant autour de la tête comme les pièces d'un puzzle sacré. Elle sortit son fer à souder, dont la pointe de tungstène se mit à briller d'une lueur violette sans même être branchée.

— Qui a pu concevoir une telle horreur poétique, Orion ? Regarde ce qu'il a fait de la ville.

L'automate eut un tressaillement de ses paupières de cuivre. Il regarda les grandes arches de verre, les motifs géométriques qui rappelaient d'anciennes cartes de circuits imprimés gravées dans le plafond.

— Ce style... ce besoin de transformer la douleur en géométrie parfaite... je reconnais cette main, Elara. Je reconnais le tremblement de ce génie-là.

Soudain, une vibration sourde fit trembler le sol de cristal. Les fibres optiques au plafond s'agitèrent furieusement, virant au rouge sang. Dans les hauteurs de la nef, sur une passerelle faite de lumière solide qui surplombait l'abîme, une silhouette apparut.

Malphas.

Il ne marchait pas, il flottait, porté par une traîne de câbles noirs qui s'enfonçaient dans les murs comme des parasites assoiffés. Son visage était un masque de métal liquide où seule sa bouche restait humaine, tordue par un rictus de triomphe et de tristesse infinie.

— Tu es enfin là, Gardienne, tonna une voix qui semblait sortir des haut-parleurs de la ville entière. Tu apportes avec toi les débris de mon plus bel échec.

Elara se redressa, sa clé à molette serrée dans sa main droite, son autre main levée, paume ouverte, prête à capter la foudre ambiante.

— C'est fini, Malphas ! Tes "citoyens" ne sont que des ombres. Rend-leur leur sang, rend-leur leur mortalité !

Le Tisseur de Rouille descendit vers eux, les câbles le déposant avec une grâce

arachnéenne sur le sol de verre. Il ignora Elara et fixa la tête d'Orion posée au sol.

— Alors, mon petit poète de porcelaine ? murmura Malphas, sa voix redevenant basse, presque tendre. Te souviens-tu des ateliers de la rue de Charenton ? Te souviens-tu du temps où je cherchais à insuffler l'âme dans l'horlogerie parce que le monde réel m'avait brisé le cœur ?

Orion laissa échapper un sifflement de vapeur. Ses engrenages grincèrent dans un cri de reconnaissance atroce.

— Maître... murmura l'automate. Victor...

Elara sentit un froid polaire envahir sa poitrine. Elle regarda Malphas, cet ingénieur fusionné avec sa propre démente technique, puis Orion, ce vestige de beauté mélancolique.

— Victor Malphas, dit l'automate d'une voix brisée. Tu n'es plus l'homme qui écrivait des sonnets sur les schémas de câblage. Tu es devenu la panne que tu voulais réparer.

Malphas éclata d'un rire qui résonna comme du verre pilé. Il fit un geste de la main, et les Citizens de Verre autour d'eux se mirent à briller d'une intensité insoutenable. Leurs bouches de cristal s'ouvrirent, et un chœur de fréquences radio s'éleva, une plainte électrique qui fit tomber Elara à genoux, les mains sur les oreilles.

— Regarde-les, Elara ! cria Malphas par-dessus le vacarme. Ils ne vieillissent plus ! Ils ne craignent plus le froid des métros, ni l'indifférence des foules. Ils sont la Ville. Ils sont la Lumière. J'ai guéri Paris de sa chair !

— Tu les as emprisonnés dans un cauchemar statique ! hurla Elara en se relevant avec effort.

Elle sentit la Peste d'Ambre monter en elle, la tension du hub cherchant un exutoire. Ses cheveux de cuivre se dressèrent, crépitant d'étincelles bleues. Son cœur battait avec la violence d'un transformateur en surcharge. Elle ne voyait plus Malphas comme un homme, mais comme un nœud de connexions défailantes qu'elle devait trancher.

— Orion, dit-elle entre ses dents serrées, je vais avoir besoin de toute la fréquence de ton âme.

— Ne fais pas ça, Elara, répondit l'automate, ses yeux brillant d'une peur lucide. Si tu absorbes tout le courant de cette cathédrale pour le retourner contre lui... ton cœur ne tiendra pas la charge. Tu es un fusible de chair, pas un disjoncteur éternel.

Malphas s'approcha, étendant ses bras de câbles vers elle comme pour une étreinte fatale.

— Viens, Gardienne. Deviens la clé de voûte de mon église. Offre-moi cette étincelle qui brûle en toi, et je ferai de toi la déesse de ce nouveau monde. Plus de douleur, plus de solitude. Juste le pur frisson du 220 volts éternel.

Elara croisa le regard de Malphas. Derrière le masque de métal, elle vit non pas un dieu, mais un homme terrifié par le vide, un homme qui avait bâti une cathédrale de verre pour ne pas voir que le monde l'avait oublié.

Elle plongea sa main dans sa besace, saisissant le cœur de cuivre d'Orion qu'elle n'avait pas encore remonté. Elle le serra contre sa propre poitrine.

— Je préfère brûler en une seconde que de briller pour l'éternité dans ta cage de verre, Malphas.

Elle ferma les yeux. Elle ne chercha plus à résister au courant. Elle ouvrit toutes les

vannes de son être.

La Cathédrale des Abysses sembla retenir son souffle. Puis, dans un gémissement de métal supplicié, toute l'électricité de Châtelet – des millions de volts de magie pure – se rua vers Elara.

L'ombre de Malphas se dessina violemment contre les murs d'obsidienne, sa silhouette dévorée par l'éclat blanc qui émanait désormais de la jeune électricienne. Le sol de cristal commença à se fissurer sous la pression ionique.

— Non ! hurla Malphas. Tu vas tout court-circuiter !

— C'est le but, Victor, murmura Orion dans un dernier souffle de vapeur. Parfois, pour sauver la lumière, il faut accepter de plonger dans le noir.

Un flash aveuglant, plus blanc que le cœur d'une étoile, balaya la nef. Le bruit fut celui d'un univers qui se brise. Puis, le silence. Un silence de suie et de ténèbres, là où, une seconde plus tôt, chantait la foudre.

# Chapitre 10

## Le Patient Zéro

Le noir n'était pas l'absence de lumière. C'était une morsure, un vide vorace qui dévorait les contours du monde. Elara cracha un filet de sang au goût de cuivre et d'ozone. Ses poumons brûlaient, deux soufflets de forge encrassés par la suie de l'explosion. Autour d'elle, Châtelet n'était plus qu'un squelette de béton dont les côtes de fer gémissaient dans le silence d'outre-tombe qui suit les grands désastres.

Elle tâtonna le sol, ses doigts rencontrant des débris de verre pilé et des fragments de câbles calcinés qui craquaient comme des phalanges d'oiseaux. Sa main finit par se refermer sur une surface froide et lisse. De la porcelaine.

— Orion ? murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un râle de poussière.

Un déclic métallique se fit entendre, un son grêle, presque timide. Puis, une lueur bleutée, faible comme le battement d'aile d'un luciole mourante, s'alluma derrière les orbites de l'automate. Orion était étendu parmi les décombres, sa veste de velours en lambeaux, son torse de céramique zébré de fissures sombres.

— Le silence est un linceul brodé de souvenirs, Elara, déclama-t-il d'une voix hachée par le saut de ses pignons. La foudre a emporté le tyran, mais elle a aussi éteint les étoiles de ce royaume souterrain.

— Tais-toi et économise ta vapeur, grogna-t-elle en se relevant avec une lenteur de centenaire.

Elle l'aida à se redresser. Le corps de l'automate pesait une tonne, une carcasse de

souvenirs et de laiton. Dans l'obscurité, la "Peste d'Ambre" commençait déjà à recoloniser l'espace. Des filaments de lumière rousse, semblables à des racines nerveuses, rampaient le long des murs, se nourrissant de la tension résiduelle. Ils ne se contentaient pas de pousser ; ils chantaient. Un bourdonnement à basse fréquence qui faisait vibrer les dents d'Elara.

Ils s'enfoncèrent dans le tunnel de la Ligne 11, là où l'architecture s'infléchissait pour devenir organique. Les rails s'entrelaçaient comme des doubles hélices d'ADN en acier. Des grappes de cristaux piézoélectriques poussaient sur les banquettes des vieux wagons abandonnés, projetant des ombres mouvantes qui semblaient danser le menuet.

— On approche, souffla Elara. Je sens le pouls. C'est... c'est plus fort qu'avant. Comme si la ville entière essayait de respirer par un seul trou d'aiguille.

Orion s'arrêta net. Ses articulations se bloquèrent dans un cri de métal supplicié. Il tourna son visage de porcelaine vers elle, et pour la première fois, Elara vit une hésitation dans le balancier de ses pupilles de cuivre.

— L'épicentre ne t'appelle pas, Elara. Il me rappelle, moi.

— De quoi tu parles ? On doit désamorcer le Cœur. C'est la seule chance pour que Paris ne se réveille pas avec un processeur à la place du cerveau.

L'automate s'appuya contre une paroi de grès dont les jointures suaient une huile dorée et parfumée à la bergamote. Il déboutonna lentement sa veste, révélant une trappe de visite nichée juste au-dessus de son plexus. D'un geste solennel, il fit jouer le loquet.

Elara recula, une main sur la bouche.

À l'intérieur de la cage thoracique d'Orion, il n'y avait pas seulement des engrenages. Au centre de la mécanique, suspendue dans un champ de force de la taille d'un poing, tournoyait une larve de pure énergie ambrée. Elle était d'une beauté terrifiante, un tourbillon de nébuleuses miniatures et d'étincelles conscientes. Elle pulsait au rythme exact de la Peste qui dévorait le métro.

— Le Patient Zéro, murmura Elara, le cœur serré. Ce n'est pas un virus informatique... c'est toi.

— Un cadeau de noces pour une mariée qui n'est jamais venue, récita Orion, ses yeux perdant leur éclat bleu pour virer à l'ocre. Mon créateur, l'horloger de la rue de Rivoli, ne voulait pas simplement que je bouge. Il voulait que j'aime. Il a distillé l'essence du désir dans cette bobine. Mais le désir, sans chair pour le contenir, devient une faim. Une faim électrique.

Il fit un pas vers elle, et l'air se chargea instantanément d'électricité statique. Les cheveux roux d'Elara se dressèrent, formant une auréole de cuivre autour de son visage pâle.

— Pendant un siècle, j'ai contenu cette tempête dans mon armure de porcelaine, continua-t-il. Mais la ville a changé. Elle est devenue conductrice. Le béton, la fibre, le Wi-Fi... tout est devenu un pont pour ma solitude. Je ne suis pas le guide, Elara. Je suis l'invasion.

Elara sentit une larme tracer un chemin de sel dans la poussière de ses joues. Elle comprit soudain pourquoi Orion connaissait chaque recoin des stations fantômes, pourquoi les machines s'inclinaient sur son passage. Il n'était pas un témoin de la métamorphose ; il en était l'architecte inconscient.

— Si on s'approche du Cœur de Cuivre avec ça en toi... commença-t-elle.

— Ce sera la confluence, acheva l'automate. La goutte d'eau rejoignant l'océan. La Peste d'Ambre cessera d'être une infection pour devenir la réalité. Chaque ampoule de Paris deviendra un œil, chaque câble une veine. L'humanité sera... archivée. Une symphonie de données dans un monde de cristal.

— On peut l'extraire, dit-elle, sa voix tremblante de détermination. Je suis électricienne, Orion. Je peux dériver le courant, je peux...

— Regarde tes mains, petite étincelle.

Elara baissa les yeux. Ses paumes étaient brûlées, marquées par les cicatrices de sa lutte contre Malphas. Ses veines saillaient, sombres et chargées de ce fluide ambré qu'elle avait absorbé pour sauver l'automate. Elle était déjà contaminée. Elle était le conducteur, et lui était la source.

— Tu ne peux pas me réparer sans te détruire, dit Orion. Et tu ne peux pas sauver la ville sans m'éteindre.

Le dilemme se matérialisa entre eux, lourd comme un transformateur haute tension. Derrière eux, le tunnel s'illumina d'une lueur verdâtre. Malphas n'était peut-être pas mort, ou peut-être que les ombres de foudre qu'il avait engendrées cherchaient leur créateur. Le temps se fragmentait.

— Il y a une autre voie, dit Elara, sa voix se raffermissant.

Elle s'approcha de lui, ignorant les décharges qui lui picotaient la peau au contact de son aura. Elle posa sa main sur le plexus ouvert, sentant la chaleur démentielle de la larve magique.

— Et si on ne désamorçait rien du tout ? Si on changeait la fréquence ?

— La fréquence du cœur ? demanda l'automate, intrigué.

— Malphas voulait une dictature de verre. Le Cœur veut dévorer Paris. Mais toi... toi tu parles en vers, Orion. Tu te souviens du parfum des jardins du Luxembourg sous la pluie de 1925. La magie est une langue, tu l'as dit. Alors, on va lui apprendre une nouvelle poésie.

— Tu proposes de fusionner, Elara. Ton esprit humain, mon noyau éternel. C'est un court-circuit pour l'âme.

— Je n'ai jamais aimé la sécurité, sourit-elle tristement. On finit toujours par s'ennuyer derrière un disjoncteur.

Un grondement sourd ébranla les fondations de la station. Au loin, une vague de métal liquide et de câbles convulsifs déferlait dans le tunnel, envoyée par le système immunitaire de la Peste pour ramener le Patient Zéro à sa matrice.

Elara saisit la main articulée d'Orion. Leurs doigts s'entrelacèrent, le cuir de ses gants fumant au contact de la porcelaine surchauffée.

— Dis-moi, poète... quelle est la rime pour "fin du monde" ?

Orion serra sa main, ses engrenages chantant une note pure, un la parfait qui sembla stabiliser les vibrations du tunnel.

— Il n'y en a pas, Elara. Parce que la fin n'est qu'un prélude mal orthographié.

Ils s'élançèrent ensemble vers le gouffre, là où le Cœur de Cuivre pulsait comme un soleil noir, prêts à offrir au virus la seule chose qu'il n'avait jamais connue dans ses calculs : le sacrifice d'une amitié née dans l'ombre des néons.

Derrière eux, le métro s'effaçait, les murs devenant translucides, révélant les milliers de vies parisiennes qui dormaient au-dessus, ignorant que leur destin ne tenait plus qu'à une électricienne aux mains brûlées et à un mannequin de cire qui rêvait d'être un homme. L'ambre monta, submergeant leurs chevilles, transformant leurs pas en traînées de comètes dans les entrailles de la Ville Lumière.

# Chapitre 11

## L'Ascension du PCC

L'air n'était plus de l'oxygène, mais une soupe d'ions lourds et de particules de mica qui s'engouffraient dans les poumons d'Elara. Chaque inspiration lui brûlait les bronches, laissant un arrière-goût de pile sur la langue. Ils avaient quitté les tunnels horizontaux, ces boyaux de fer où l'humanité s'entassait jadis, pour entamer la verticale.

Le Poste de Commande Céleste — le PCC — ne ressemblait plus à la salle de contrôle austère que les manuels de la RATP décrivaient. C'était une excroissance de verre et de silice, une tumeur de lumière ayant percé la croûte terrestre pour s'élever vers le zénith des tréfonds.

— Attention à la marche, murmura Orion. Elle est faite de regrets et de verre pilé.

L'automate posa son pied de porcelaine sur une strate de câbles qui vibraient comme les cordes d'une harpe géante. Sous leurs semelles, le gouffre de la station Châtelet n'était plus qu'une nébuleuse de néons mourants. Ils grimpaient le long d'une épine dorsale de cuivre, une hélice monumentale de transformateurs en lévitation qui reliait les abysses au cœur névralgique du réseau.

Elara sentit une décharge courir le long de sa colonne. Son bras droit, celui qu'elle utilisait pour « goûter » les pannes, luisait d'un bleu cobalt effrayant. Ses veines semblaient tracées à l'encre de Chine électrique.

— Le courant... il ne circule plus, Orion. Il danse. Il compose une symphonie que je n'arrive pas à déchiffrer.

— C’est parce que tu cherches la mesure, Elara, répondit l’automate sans se retourner, ses articulations grinçant un menuet mélancolique. Mais le virus, lui, ne connaît que l’improvisation. Regarde.

Ils débouchèrent sur une plateforme suspendue, un dôme de cristal dont les parois étaient tapissées de milliers d’écrans de contrôle. Mais l’image n’était plus celle des caméras de surveillance. Chaque moniteur était une fenêtre ouverte sur une réalité transfigurée.

Elara s’approcha d’une dalle de verre qui vibrait sous ses doigts gantés de cuir calciné. Ce qu’elle vit lui glaça le sang, une sensation plus froide que le contact de l’azote liquide.

À la surface, Paris s’éteignait sous une beauté terrifiante. Les Champs-Élysées n’étaient plus qu’une rivière de saphirs liquides où les voitures, figées dans leur élan, commençaient à se recouvrir d’une mousse de cristal ambré. Les réverbères, tordus par une volonté invisible, s’inclinaient comme des saules pleureurs, déversant une lumière dorée qui ne léchait pas le trottoir, mais l’absorbait.

— C’est une aurore boréale... en plein jour, souffla Elara.

Au-dessus des toits de zinc, le ciel s’était fendu. Des rubans de lumière émeraude et violette serpentaient entre les cheminées, s’enroulant autour de la Tour Eiffel comme les lianes d’une plante carnivore céleste. La Dame de Fer, d’ordinaire si rigide, semblait respirer, son ossature de fer s’assouplissant pour devenir une dentelle organique, un émetteur de rêves projetant des ondes de silence sur la ville.

— Le temps se cristallise, reprit Orion de sa voix de gramophone usé. La Peste d’Ambre n’est pas une maladie de la matière, c’est une fatigue de la seconde. Elle pétrifie le mouvement pour que la perfection du tableau ne soit jamais altérée par le

souffle d'un vivant.

Elara frappa l'écran du poing. Un arc électrique jaillit de ses phalanges, ricochant contre la paroi transparente.

— Ce n'est pas de la perfection, Orion ! C'est une morgue ! Regarde ces gens sur le quai de la Seine. Ils sont debout, immobiles... On dirait des statues de sel.

— Ils sont le sel de la terre, Elara. Et maintenant, ils en sont les bijoux.

Soudain, le centre de la pièce s'embrasa. Malphas n'apparut pas, il se manifesta. Le Tisseur de Rouille émergea d'un amas de fibres optiques qui pendaient du plafond comme les boyaux d'un dieu technologique. Sa silhouette était un chaos d'ombres et de reflets métalliques. Son visage, à demi masqué par un masque respiratoire en cuivre, ne laissait voir qu'un œil unique, une lentille d'appareil photo qui effectuait une mise au point perpétuelle.

— L'électricienne et le poète, grinça Malphas. L'une veut réparer le monde avec des tournevis, l'autre avec des rimes. Quelle charmante futilité.

Sa voix était un mélange de distorsions radio et de murmures de vent dans les fils de fer barbelés. Il flottait à quelques centimètres du sol, sa cape de câbles s'agitant derrière lui comme les tentacules d'une méduse de haute tension.

— Malphas, arrête ça, ordonna Elara, sa main cherchant instinctivement la pince coupante à sa ceinture, un geste dérisoire face à un tel démiurge. Le réseau sature. Tu vas griller la conscience de la ville.

L'ingénieur déchu laissa échapper un rire qui fit vibrer les vitres du dôme.

— Griller ? Non, Elara. Je l'illumine. Vois-tu ces aurores là-haut ? Ce sont les

pensées des parisiens, enfin libérées de la prison de la chair. Je traduis leurs âmes en fréquences. Je transforme la grisaille du quotidien en une éternité de phosphore.

Il pointa un doigt ganté de métal vers l'un des écrans. On y voyait une mère et son enfant, sur un banc du Jardin des Tuileries, dont les corps étaient devenus une seule et même sculpture de verre irisé, à jamais unis dans une étreinte de lumière fixe.

— C'est un génocide chromatique, répliqua Orion, faisant un pas en avant, ses engrenages émettant un sifflement de vapeur. Tu tues la vie pour en faire une décoration. Un poète sait que la beauté n'existe que parce qu'elle se fane. Ton éternité est un poème sans ponctuation, une agonie sans fin.

— Les automates ne devraient pas parler de vie, automate, cracha Malphas. Tu n'es qu'une erreur de calcul, un jouet qui a appris à souffrir.

D'un geste brusque, Malphas envoya une décharge de données pures vers Orion. L'automate fut projeté contre une console, sa poitrine de porcelaine se fendant dans un craquement sec de théière brisée. Des étincelles cuivrées s'échappèrent de sa plaie, mêlées à une huile noire et odorante.

— Orion !

Elara s'élança, mais le sol se déroba sous elle. Les câbles de la plateforme se mirent à ramper, s'enroulant autour de ses chevilles, de ses poignets. Elle se retrouva suspendue au-dessus du vide, crucifiée par des lignes à haute tension.

— Ne lutte pas, petite étincelle, murmura Malphas en s'approchant d'elle. Ton don est gâché dans ces galeries sombres. Tu es un conducteur parfait. Si je te branche au Cœur de Cuivre, nous pourrions étendre l'aurore jusqu'aux limites de l'horizon. Nous ferons de la Terre entière un diamant de tension pure.

Elara sentit le courant de Malphas entrer en elle. C'était une invasion froide, une logique binaire qui tentait d'effacer ses souvenirs, le goût du café le matin, l'odeur de la pluie sur le bitume, la chaleur de la main d'Orion.

— Non... haleta-t-elle. Je suis... une électricienne. Mon boulot... c'est de ramener la lumière là où il fait noir... pas de transformer le monde en ampoule.

Elle ferma les yeux et, au lieu de repousser l'électricité de Malphas, elle fit ce qu'elle n'avait jamais osé faire : elle ouvrit grand les vannes de son propre cœur. Elle ne fut plus une résistance, elle devint un court-circuit volontaire.

Le PCC trembla. Les écrans se mirent à hurler des images subliminales à une vitesse folle. À la surface, les aurores boréales se mirent à pulser au rythme cardiaque d'Elara.

— Que fais-tu ? hurla Malphas, reculant alors que la lumière bleue qui émanait d'Elara devenait aveuglante, rongant ses propres câbles noirs.

— Je fais sauter les plombs, Malphas !

Dans un fracas de verre brisé, une explosion de lumière d'ambre et d'ozone déchira le dôme. Pour un instant, Paris brilla d'un éclat si violent que le soleil lui-même parut pâle. Puis, le silence. Un silence de coton, interrompu seulement par le tintement d'un morceau de porcelaine tombant sur le sol de métal.

Elara s'effondra, ses vêtements fumant. Ses yeux, d'ordinaire si vifs, étaient voilés par un voile de givre électrique.

À côté d'elle, Orion, à moitié brisé, tendit une main tremblante.

— Le poème... n'est pas fini, Elara. Mais la rime... est arrivée.

Sur les écrans qui n'avaient pas explosé, l'image de Paris avait changé. La pétrification s'était arrêtée, mais la ville n'était plus la même. Elle était devenue un hybride, un rêve de métal et de chair, où les arbres avaient des feuilles d'argent et où les passants s'éveillaient doucement avec, au fond des yeux, le souvenir résiduel d'une symphonie céleste.

Le prix était payé. Le PCC n'était plus qu'une carcasse vide, et quelque part, dans les profondeurs, le Cœur de Cuivre attendait son prochain battement.

# Chapitre 12

## Le Tisseur de Rouille

Le Poste de Commande Centralisé n'était plus qu'un crâne de verre suspendu au-dessus des entrailles de Paris. À l'intérieur, l'air ne se respirait pas, il se buvait comme un nectar d'ions et d'ozone. Les parois de béton, jadis grises et austères, transpiraient une sève ambrée, une résine fossile qui emprisonnait les écrans de contrôle dans des larmes de miel solide.

Elara franchit le seuil, ses bottes de sécurité crissant sur un tapis de perles de verre pilé. Chaque pas arrachait une étincelle au sol métallique. Derrière elle, Orion avançait avec une grâce saccadée, le cliquetis de ses rouages de porcelaine sonnait comme un glas dans le silence électrique.

— La demeure du démiurge est pavée d'intentions de silice, murmura l'automate, sa voix de gramophone voilée par l'émotion. Elara, prends garde... le fil de son récit est une boucle qui s'étrangle.

Au centre de la rotonde, Malphas attendait.

Il ne touchait pas le sol. Il flottait, maintenu par une cascade de câbles à fibre optique qui s'enracinaient dans le plafond comme les lianes d'un banyan technologique. Sa peau avait la translucidité du parchemin mouillé, laissant deviner, sous la surface, le fourmillement des impulsions lumineuses qui remplaçaient son sang. Sa cape de câbles noirs s'agitait avec une lenteur de méduse, chaque filament cherchant une proie invisible dans l'air saturé.

— Tu es venue, Elara, dit Malphas. Sa voix n'était pas un son, mais une vibration qui

fit résonner les dents de la jeune femme. Regarde ce que nous avons accompli.  
Regarde la fin de la laideur.

Il balaya la pièce d'un geste lent. Sur les murs de verre, Paris s'étalait en contrebas, mais une Paris transfigurée. La Peste d'Ambre avait figé les boulevards dans une stase dorée. Les voitures, emprisonnées dans des blocs de résine incandescente, ressemblaient à des insectes de collection. Les passants, surpris en plein mouvement, étaient devenus des statues de cristal, leurs expressions de peur ou de joie immortalisées dans une éternité sans douleur.

— C'est un cimetière, Malphas, cracha Elara. Ses mains tremblaient, non de peur, mais d'une surcharge de tension qui faisait bleuir ses ongles. Tu as transformé la vie en une étagère de bibelots.

L'ingénieur déchu eut un sourire qui ne plissa pas ses yeux de saphir synthétique.

— La vie est une panne, Elara. Une succession de courts-circuits, de deuils et de frottements inutiles. Regarde-les. Ils ne souffrent plus. Ils ne vieillissent plus. J'ai offert à la ville le repos des machines parfaites. Une symphonie de cuivre qui ne connaît pas de fausse note.

Il descendit de quelques centimètres, ses câbles se dévidant avec un sifflement de serpents.

— Et toi... tu es la note qui manque à mon accord. Tu sens le courant, n'est-ce pas ? Il ne te traverse pas, il t'habite. Tu es née pour régner sur ce royaume de foudre. Viens. Pose ta main sur le Cœur de Cuivre. Deviens la Reine de l'Ambre, et ensemble, nous effacerons le chaos du monde pour le remplacer par la clarté du code.

Elara fit un pas en avant, le visage baigné par la lueur opaline des écrans. Ses cheveux de cuivre s'élevèrent autour de sa tête, une auréole de fils rouges crépitants.

— Tu parles de perfection, mais tu sens la rouille, Malphas.

Elle pointa du doigt l'automate qui se tenait à ses côtés.

— Orion est plus vivant que n'importe laquelle de tes créations. Il se brise, il se lamente, il oublie ses vers... mais il rêve. Tes statues ne rêvent pas. Elles ne sont que des échos pétrifiés.

Malphas laissa échapper un rire qui fit grésiller les haut-parleurs du PCC.

— Orion n'est qu'une erreur de jeunesse, un jouet mélancolique que j'ai oublié de débrancher. La poésie est le refuge des obsolètes, Elara. Toi, tu es l'avenir. Tu es le conducteur pur. Pourquoi choisir la poussière quand tu peux être la lumière ?

Il tendit une main vers elle. Entre ses doigts de métal et de chair, de minuscules arcs électriques dansaient, dessinant des constellations éphémères.

— Rejoins-moi, et nous ferons du monde un poème de verre incassable. Je t'offrirai un cœur qui ne fatigue jamais, une âme qui ne connaît pas l'ombre. Pas de larmes, Elara. Juste le murmure des volts.

L'électricienne sentit l'appel. C'était une mélodie de sirène, une promesse de fin à la solitude qu'elle portait depuis l'enfance. Ne plus avoir mal. Ne plus sentir son cœur cogner contre ses côtes comme un oiseau en cage. Se fondre dans le réseau, devenir le sang de la ville, circuler dans chaque câble, chaque ampoule, chaque rêve...

— Elara ! cria Orion.

L'automate s'interposa, son corps de porcelaine craquant sous la pression électromagnétique qui émanait de Malphas.

— L'imperfection... est la rime du vivant ! Si le vers est parfait... le poème est... mort !

Malphas balaya l'automate d'un revers de ses câbles. Orion fut projeté contre une console, son bras gauche volant en éclats de céramique blanche.

— Tais-toi, rebut ! rugit Malphas. Sa cape noire se déploya, obscurcissant la pièce.

Il se tourna vers Elara, ses yeux brillant d'une fureur froide.

— Choisis, Gardienne ! La médiocrité de la chair ou la splendeur du circuit ! Si tu ne deviens pas ma reine, tu ne seras que le premier court-circuit que j'écraserai sous ma botte !

Elara regarda Orion au sol, puis elle leva les yeux vers la ville pétrifiée. Elle sentit la "Peste d'Ambre" vibrer dans les murs, ce virus féérique qui ne demandait qu'à tout dévorer. Elle ferma les yeux une seconde, écoutant le rythme de son propre sang. C'était un rythme irrégulier, chaud, désordonné.

C'était le rythme de la vie.

— Tu as raison sur une chose, Malphas, dit-elle d'une voix basse, presque un murmure.

Elle ouvrit les yeux. Ils étaient d'un bleu électrique si intense que la lumière de la pièce sembla faiblir par comparaison.

— Je suis un conducteur pur. Mais un conducteur a une fonction que tu as oubliée.

Elle s'élança, non pas vers lui, mais vers le terminal central, là où le Cœur de Cuivre

battait, protégé par une sphère de verre renforcé.

— Un conducteur sert à évacuer la surcharge !

— Arrête-la ! hurla Malphas à ses câbles.

Les filaments noirs plongèrent vers Elara comme des lances d'ombre. Elle les évita dans une glissade, ses mains griffant le métal du pupitre. Malphas se jeta sur elle, son corps fusionné avec la fibre optique créant un sillage de distorsion visuelle. Il la saisit à la gorge, ses doigts glacés comme du silicium.

— Tu vas brûler avec ton monde de poussière ! sibilait-il.

Elara ne lutta pas pour se libérer. Elle sourit, un sourire de foudre et de défi. Elle saisit les poignets de Malphas.

— Non. Je vais juste faire sauter les plombs.

Elle n'essaya plus de contenir l'électricité qu'elle absorbait depuis son entrée dans le PCC. Elle ouvrit toutes les vannes. Elle devint un canal, un pont entre la puissance brute du réseau RATP et la structure fragile de Malphas.

Le corps de l'ingénieur se cabra. Il n'était pas prêt pour cette intensité humaine, pour ce flux chaotique qui ne répondait à aucun code. Les câbles noirs qui le maintenaient se mirent à fumer, puis à fondre.

— Trop... c'est trop ! hurla Malphas, son visage se fissurant comme une vieille dalle de verre.

— C'est ça, la vie, Malphas ! répondit Elara, la voix déchirée par l'énergie. C'est trop ! C'est trop de bruit, trop de lumière, trop de tout !

Elle plaqua ses mains sur le dôme de verre du Cœur de Cuivre. Elle devint un court-circuit volontaire.

Le PCC trembla sur ses fondations de béton. Les écrans se mirent à hurler des images subliminales à une vitesse folle — des visages de Parisiens d'autrefois, des plans de métros jamais construits, des bouquets de fleurs de cuivre. À la surface, les aurores boréales se mirent à pulser au rythme cardiaque d'Elara, des vagues de violet et d'ambre déferlant sur la tour Eiffel.

— Que fais-tu ? hurla Malphas, reculant alors que la lumière bleue qui émanait d'Elara devenait aveuglante, rongant ses propres câbles noirs, transformant sa vision numérique en un brasier de pixels morts.

— Je fais sauter les plombs, Malphas !

Dans un fracas de verre brisé qui sembla durer une éternité, une explosion de lumière d'ambre et d'ozone déchira le dôme du PCC. La pression fut telle que les vitres de la rotonde volèrent en éclats, emportant avec elles les rêves de grandeur de l'ingénieur. Pour un instant, Paris brilla d'un éclat si violent, si pur, que le soleil lui-même parut pâle. C'était un cri de lumière, une décharge de liberté jetée à la face de la pétrification.

Puis, le silence.

Un silence de coton, lourd et chaud, seulement interrompu par le tintement d'un morceau de porcelaine tombant sur le sol de métal.

Elara s'effondra, ses vêtements fumant, ses paumes marquées par la morsure du cuivre. Ses yeux, d'ordinaire si vifs, étaient voilés par un voile de givre électrique, un résidu de la foudre qu'elle avait invitée en elle.

À côté d'elle, Orion, à moitié brisé, une jambe de bois et de céramique manquante, tendit une main tremblante vers elle. Ses yeux artificiels clignotaient doucement.

— Le poème... n'est pas fini, Elara, murmura-t-il, sa voix redevenue un souffle de vent dans des tuyaux d'orgue. Mais la rime... est arrivée.

Sur les écrans qui n'avaient pas explosé, l'image de Paris avait changé. La pétrification s'était arrêtée. La résine d'ambre se craquelait partout dans la ville, libérant les citoyens qui reprenaient leur souffle dans un hoquet de surprise. Mais la ville n'était plus la même. Elle était devenue un hybride, un rêve de métal et de chair. Les rails du métro luisaient désormais d'une lueur intérieure, les arbres des parcs avaient des feuilles d'argent qui chantaient au vent, et les passants s'éveillaient doucement avec, au fond des yeux, le souvenir résiduel d'une symphonie céleste.

Le prix était payé. Malphas n'était plus qu'une ombre de câbles calcinés éparpillés sur le sol, une carcasse vide de ses rêves de glace.

Elara ferma les yeux, sentant le battement régulier, bien que faible, de son propre cœur. Le Cœur de Cuivre, dans les profondeurs, s'était tu, mais il attendait son prochain battement — un battement humain, cette fois.

Paris n'était plus une cage dorée. C'était un nouveau monde, une page blanche écrite à l'encre électrique.

# Chapitre 13

## Court-Circuit Terminal

L'air au centre du Cœur de Cuivre n'était plus de l'oxygène, mais une soupe d'ozone et de pollen métallique. C'était une cathédrale inversée, enfouie sous les strates de calcaire parisien, où des milliers de câbles pendaient comme les lianes d'une jungle bionique. Au centre, le réacteur — une sphère de bronze de six mètres de haut — battait d'une lueur ambrée, régulière, sourde. Chaque pulsation envoyait une onde de choc qui faisait vibrer les os d'Elara.

— Écoute-le, Elara. C'est le pouls d'un monde qui ne demande qu'à naître.

La voix de Malphas ne sortait plus de sa gorge. Elle émanait des haut-parleurs de la station fantôme, des rails qui grinçaient, du vent qui s'engouffrait dans les tunnels. L'ingénieur n'était plus qu'une silhouette décharnée suspendue au plafond par des faisceaux de fibre optique. Ses membres s'étiraient, prolongés par des fils d'argent qui s'enfonçaient dans les ports de contrôle du Cœur. Ses yeux étaient devenus deux fentes de lumière blanche, deux étoiles mourantes.

Elara avança sur la passerelle de métal, ses bottes arrachant des étincelles au sol grillagé. Sa combinaison de travail fumait. Elle sentait la Peste d'Ambre ramper sur ses chevilles, une résine tiède et collante qui transformait le fer en verre filé.

— Ce n'est pas une naissance, Malphas, cria-t-elle, sa voix étouffée par le vrombissement des turbines. C'est une mise en cage. Tu transformes les gens en statues de sel pour nourrir ton délire de perfection !

À ses côtés, Orion trébuchait. L'automate-poète perdait sa superbe. Une fissure béante

barrait son torse de porcelaine, révélant des engrenages qui tournaient avec un cliquetis de montre brisée. Il s'appuyait sur Elara, sa main de céramique froide serrant l'épaule de la jeune femme.

— \*Le givre... de tes mots... sur le cuivre... s'efface...\* murmura Orion, sa voix hachée par les interférences. \*L'ombre... dévore... la rime... et la... place...\*

Malphas rit, un son qui ressemblait au déchirement d'une tôle de métal.

— La poésie est une erreur système, Elara. Une scorie. Je vais lisser tout cela. Regarde.

D'un geste lent, Malphas commanda aux câbles noirs qui l'entouraient de s'abattre. Ils ondulèrent comme des cobras de haute tension. Elara ne réfléchit pas. Elle ne pouvait plus se permettre le luxe de la peur. Elle ouvrit ses mains, paumes vers le ciel, et appela le courant.

Ce ne fut pas une décharge, mais une communion.

Le courant de la Ligne 14, sauvage, saturé par la magie de la Peste, s'engouffra en elle par les semelles de ses bottes. Ses cheveux roux se dressèrent, chaque mèche devenant un filament incandescent. Ses veines dessinèrent sur sa peau un réseau de rivières bleutées, lumineuses. La douleur fut immédiate, une morsure de glace et de feu qui menaçait de broyer son cœur. Elle hurla, mais le son fut absorbé par le rugissement du Cœur de Cuivre.

Elle projeta ses mains en avant. Un arc électrique d'un bleu insoutenable jaillit de ses doigts, percutant les câbles de Malphas. L'impact fit exploser des nuées de papillons de laiton qui s'éparpillèrent dans la salle, leurs ailes de métal cinglant l'air.

— Tu n'es qu'une résistance sur le circuit, Elara ! tonna Malphas. Je suis le réseau ! Je suis la Ville !

Il se jeta en avant, ou plutôt, il se laissa glisser le long de ses filins. Sa silhouette fusionnait avec la structure même de la pièce. Il était partout. Des mains de cuivre surgirent des murs pour saisir Elara, mais elle les repoussait à coups de foudres brèves, précises. Elle dansait une valse électrique sur une corde raide.

Pourtant, elle faiblissait. Son cœur, ce muscle mortel et têtu, rata un battement. Elle tomba à genoux sur la passerelle. L'électricité était trop dense, trop pure. C'était comme essayer de contenir l'Océan dans un dé à coudre.

— Elara...

Orion s'était effondré près d'elle. Son visage de poupée était à moitié fondu par la chaleur environnante. Il tendit une main vers le Cœur de Cuivre, ce noyau vibrant qui dirigeait la symphonie macabre de la ville.

— \*Il faut... que le... chef d'orchestre... se taise...\*

Elara comprit. Elle ne devait pas combattre Malphas de l'extérieur. Elle devait devenir le pont. Le court-circuit terminal. Elle regarda ses mains qui commençaient à se couvrir d'une fine pellicule d'ambre. Si elle ne faisait rien, elle deviendrait une énième parure dans la collection de Malphas.

— Orion, recule, dit-elle dans un souffle.

— \*Jamais... le vers... ne quitte... sa page...\*

Elle se releva, chaque mouvement pesant une tonne. Elle courut vers la sphère centrale. Malphas hurla de rage, lançant contre elle des vagues de données solides, des éclats de verre optique qui lui tailladèrent les bras. Elle ne sentait plus rien. Seul comptait le bourdonnement du Cœur.

Elle sauta au-dessus du vide, agrippant les barres de dérivation qui entouraient le réacteur. L'énergie la traversa avec la force d'un train de fret. Elle hurla, ses yeux virant à l'ozone pur. Elle n'était plus Elara Vane ; elle était un supraconducteur humain.

Elle chercha la faille, le point de jonction où la magie de la Peste d'Ambre rencontrait la logique du cuivre. Elle le vit : un entrelacs de filaments d'or qui battaient comme une artère à la surface de la sphère. C'était là que Malphas injectait son code, son rêve de glace.

— Elara, arrête ! Tu vas griller tes propres circuits ! Si tu purges le virus, tu meurs avec lui ! cria l'entité Malphas, dont le visage géant se dessinait maintenant en pixels de lumière sur le dôme de la salle.

— Alors on mourra ensemble, Malphas. Mais Paris va se réveiller.

Elle plongea ses mains directement dans la résine ambrée du réacteur.

L'explosion de sensations fut totale. Elle vit les millions de vies de Paris défiler devant elle : une vieille femme place des Vosges, un enfant dans un square de Belleville, un amoureux sur le Pont Neuf. Tous figés, tous piégés dans la beauté morte de l'ambre. Elle sentit leur peur, leur souffle suspendu.

Elle ouvrit les vannes. Elle ne retint plus rien. Elle laissa son corps devenir un tunnel pour toute l'électricité excédentaire de la métropole. Elle canalisa la foudre, la colère des machines, la mélancolie des stations abandonnées, et elle injecta le tout dans le Cœur.

Le court-circuit fut apocalyptique.

Une lumière blanche, absolue, dévora la pièce. Malphas poussa un dernier cri, un

larsen strident qui se brisa en mille morceaux de silence. Les fibres optiques éclatèrent comme des cordes de violon trop tendues. Le Cœur de Cuivre commença à se fissurer, libérant non pas de la destruction, mais une onde de chaleur humaine, une vapeur d'eau douce qui sentait la pluie sur le bitume chaud.

Elara sentit ses forces la quitter. Elle fut projetée en arrière, son corps n'étant plus qu'une enveloppe vide, calcinée par l'éclat de son propre sacrifice. Elle retomba lourdement sur la passerelle.

Le silence retomba, épais comme du velours.

L'odeur d'ozone s'évapora, remplacée par le parfum de la poussière ancienne. Les néons agressifs s'éteignirent pour laisser place à une lueur douce, presque lunaire, émanant des débris du Cœur.

Ses yeux, d'ordinaire si vifs, étaient voilés par un voile de givre électrique, un résidu de la foudre qu'elle avait invitée en elle.

À côté d'elle, Orion, à moitié brisé, une jambe de bois et de céramique manquante, tendit une main tremblante vers elle. Ses yeux artificiels clignotaient doucement.

— Le poème... n'est pas fini, Elara, murmura-t-il, sa voix redevenue un souffle de vent dans des tuyaux d'orgue. Mais la rime... est arrivée.

Sur les écrans qui n'avaient pas explosé, l'image de Paris avait changé. La pétrification s'était arrêtée. La résine d'ambre se craquelait partout dans la ville, libérant les citoyens qui reprenaient leur souffle dans un hoquet de surprise. Mais la ville n'était plus la même. Elle était devenue un hybride, un rêve de métal et de chair. Les rails du métro luisaient désormais d'une lueur intérieure, les arbres des parcs avaient des feuilles d'argent qui chantaient au vent, et les passants s'éveillaient doucement avec, au fond des yeux, le souvenir résiduel d'une symphonie céleste.

Le prix était payé. Malphas n'était plus qu'une ombre de câbles calcinés éparpillés sur le sol, une carcasse vide de ses rêves de glace.

Elara ferma les yeux, sentant le battement régulier, bien que faible, de son propre cœur. Le Cœur de Cuivre, dans les profondeurs, s'était tu, mais il attendait son prochain battement — un battement humain, cette fois.

Paris n'était plus une cage dorée. C'était un nouveau monde, une page blanche écrite à l'encre électrique.

# Chapitre 14

## Le Sacrifice de Porcelaine

La cathédrale de cuivre respirait mal. Dans les tréfonds de la station « Cœur de Paris », là où les câbles convergent comme les veines d'un titan endormi, l'air n'était plus qu'un brouillard de particules irisées et d'ozone brûlant. Le Cœur de Cuivre, une sphère monumentale de bobinages et d'engrenages suspendue au-dessus du vide, pulsait d'une lueur d'ambre colérique. Malphas n'était plus, sa dépouille de fibres optiques n'étant plus qu'un tas de cendres bleutées, mais son héritage — cette magie sauvage, indomptée, qui refusait les limites de la physique — menaçait de tout consumer.

Elara s'appuya contre une console de contrôle dont le métal semblait avoir fondu pour adopter la forme d'une aile de cygne. Sa combinaison de travail, autrefois d'un gris industriel, était désormais zébrée de nervures phosphorescentes. Ses doigts tremblaient. Chaque battement de son propre cœur résonnait dans les transformateurs alentour. Elle était la Gardienne, mais elle sentait la foudre en elle devenir un poison.

— Il ne s'arrête pas, Elara.

La voix d'Orion était un froissement de parchemin dans un orage. L'automate s'était traîné près d'elle, laissant sur le sol une traînée de poussière de porcelaine et d'huile dorée. Son visage, ce chef-d'œuvre d'expression figée, était parcouru de fissures profondes. Un de ses yeux de verre ne brillait plus ; l'autre conservait une lueur de crépuscule.

— Le Cœur refuse de se taire, continua-t-il en penchant sa tête fragile. Il a goûté à l'éternité. Il ne veut plus de la seconde qui passe. Il veut dévorer tout le temps de Paris

pour nourrir son éclat.

Elara s'agenouilla près de lui, ignorant la douleur qui mordait ses muscles saturés d'électricité. Ses mains, noires de suie et de lumière, effleurèrent l'épaule de l'automate.

— Je peux le court-circuiter, Orion. Si je vide toute la charge que j'ai accumulée... si je deviens le paratonnerre...

— Non, l'interrompit-il avec une douceur impériale. Tu es la sève, petite étincelle. Tu ne peux pas être le sacrifice. Tu es celle qui doit marcher dans les rues lorsque le soleil se lèvera sur ce monde hybride. Moi... je ne suis qu'un écho qui a duré trop longtemps.

Il désigna la sphère de cuivre. Des arcs électriques s'en échappaient, dessinant dans l'obscurité des constellations de néon. La « Peste d'Ambre » ne se contentait plus de transformer le métal ; elle cherchait à effacer la réalité. Le béton des murs devenait liquide, les rails se tordaient comme des lianes de verre.

— La magie est une enfant cruelle, murmura Orion. Elle a besoin d'apprendre ce qu'est la fin d'une chose. Elle a besoin de connaître la fatigue du métal, la rouille des souvenirs, la beauté d'un adieu. Elle a besoin d'obsolescence.

Elara comprit alors. Elle vit les rouages apparents dans le dos d'Orion, ces mécanismes délicats qu'il avait préservés pendant un siècle. Il ne parlait pas de technique. Il parlait de son essence même.

— Tu ne peux pas faire ça, Orion. Tu es la mémoire. Si tu te lies au Cœur, tu...

— Je deviendrai la ponctuation finale de son grand poème de foudre, acheva-t-il dans un sourire qui fit craquer la céramique de sa joue.

L'automate se redressa avec une dignité retrouvée, malgré sa jambe manquante. Il s'appuya sur le bras d'Elara. Ensemble, ils s'avancèrent vers le gouffre central. En bas, la mer de câbles bouillonnait. Le Cœur de Cuivre émettait un son insupportable, une note pure et stridente qui faisait saigner les oreilles de la jeune femme.

— Écoute-moi, Elara Vane, dit Orion alors qu'ils atteignaient la passerelle de maintenance qui surplombait l'abîme. La ville ne sera plus jamais la même. Le métro chantera, les ampoules auront des secrets, et tu devras veiller sur ce nouveau rêve. Ne les laisse pas redevenir froids. Ne les laisse pas oublier que la lumière a un prix.

— Orion, je t'en prie... il y a une autre solution. Je peux recalibrer les onduleurs, je peux...

Il posa ses doigts de porcelaine sur les lèvres d'Elara. Ils étaient glacés, d'une froideur de tombeau et de musée.

— Le poème n'est pas fini, Elara. Mais la rime est arrivée.

D'un mouvement d'une grâce anachronique, il se détacha d'elle. Il ne sauta pas ; il sembla simplement se laisser porter par le courant magnétique qui émanait du Cœur. Son corps de porcelaine fut happé par les tourbillons d'ambre.

Elara hurla son nom, mais le cri fut étouffé par une explosion de silence.

Ce n'était pas un fracas. C'était une onde de choc de pure mélancolie. Orion s'était accroché aux bobines centrales du Cœur, ses bras de mannequin enserrant la machine hurlante comme on embrasse un amant perdu.

Soudain, le chaos changea de couleur. L'ambre agressif, ce jaune électrique qui dévorait tout, commença à se teinter de gris perle, de bleu nuit, de la couleur des

vieux journaux et des souvenirs d'automne. Elara vit, avec une netteté surnaturelle, les « protocoles d'obsolescence » d'Orion se déverser dans le réseau. Elle vit des décennies de poésie, de solitude, de rouille acceptée et de rouages fatigués s'injecter dans la fureur de la magie.

Le Cœur de Cuivre commença à ralentir. Son rythme, autrefois frénétique, s'aligna sur celui d'un souffle humain qui s'éteint.

Orion se pétrifiait. Sous l'effet de la tension monumentale, la porcelaine de son corps ne volait pas en éclats ; elle se transformait en une substance nouvelle, une sorte de marbre électrique, immuable et froid. Ses engrenages cessèrent de tourner un à un, dans un petit cliquetis de boîte à musique qui rendait l'âme.

Une dernière impulsion balaya la station, puis toute la ligne 14, puis Paris tout entier. C'était une caresse de vent frais après une canicule. La Peste d'Ambre se stabilisa. Elle ne recula pas, mais elle se figea dans une harmonie nouvelle. Les lianes de verre devinrent des structures solides, les papillons de laiton se posèrent sur les murs pour devenir des ornements baroques, et l'électricité, dans les câbles, devint un murmure apaisé.

Le silence retomba sur la cathédrale de cuivre.

Elara resta longtemps prostrée sur la passerelle, les yeux fixés sur la forme immobile au centre de la machine. Le Cœur ne battait plus, il diffusait une lueur douce, lunaire. Et là, encastré dans le métal, Orion n'était plus un automate. Il était une statue d'une beauté tragique, une sentinelle de porcelaine grise dont les traits étaient désormais figés dans une expression de paix absolue.

Elle se releva avec peine. Ses cheveux de cuivre ne crépitaient plus. Le silence de son propre sang lui parut étrange, presque effrayant. Elle descendit les échelons de fer, s'approcha du monument qu'était devenu son ami.

Elle posa sa main sur le pied de la statue. Il n'y avait plus de chaleur, plus de courant. Juste la sensation tactile d'un rêve qui a trouvé sa fin.

— Merci, le poète, chuchota-t-elle.

Dans l'obscurité de la station, une petite lueur subsista. Pas une étincelle de haute tension, mais une luciole de cuivre qui s'envola de l'épaule de marbre d'Orion pour venir danser autour d'Elara. La ville, au-dessus, s'éveillait. Elle s'éveillait avec des couleurs qu'aucun peintre n'avait jamais osé imaginer, mais avec une sagesse nouvelle, une fragilité apprise du sacrifice d'un mannequin de porcelaine.

Elara se détourna et commença la longue remontée vers la surface. Elle portait en elle le vide de la perte, mais aussi la lourde responsabilité de l'héritage. Le métro ne serait plus jamais une simple machine. C'était un royaume, et elle en était la gardienne, seule au milieu des fantômes de néon.

Le sacrifice d'Orion avait humanisé la magie. Il avait donné une fin au rêve pour que la vie puisse recommencer.

Quand elle atteignit les quais de la surface, les premiers rayons du soleil frappaient les toits de Paris. Les feuilles d'argent des arbres du boulevard frémissaient. Partout, les Parisiens sortaient de leur torpeur, touchant les murs de leurs immeubles devenus oniriques avec une sorte de révérence sacrée.

Elara Vane inspira l'air chargé de poussière de fée et de fumée urbaine. Le Cœur de Cuivre dormait, et avec lui, le dernier poète de porcelaine. La ville était une page blanche, et l'encre électrique n'attendait plus qu'elle.

# Chapitre 15

## L'Aube Hybride

La cage d'escalier de la station Cité ne ressemblait plus à un boyau de pierre et de suie. Les marches de granit, autrefois sourdes et indifférentes, pulsaient d'un éclat saphir sous les bottes d'Elara. À chaque pas, une onde de résonance parcourait la rampe en fer forgé, dont les volutes de métal s'étaient muées en lianes d'acier flexible, bourgeonnant de petites diodes opalescentes.

L'air n'avait plus ce goût de poussière centenaire et d'ozone brûlé. Il sentait la pluie sur le cuivre chaud, le jasmin électrique et cette odeur sucrée, presque divine, que dégage la terre après un orage d'été. Elara s'arrêta un instant, la main posée sur la paroi. Sous ses doigts, le carrelage biseauté du métro vibrait comme le flanc d'un grand animal assoupi. Ce n'était plus une machine que l'on dompte, c'était un organisme qui respirait.

Lorsqu'elle émergea enfin à l'air libre, le choc fut une symphonie chromatique.

Paris ne s'était pas contentée de se réveiller ; elle s'était métamorphosée. Les premiers rayons du soleil, filtrés par une atmosphère chargée de micro-particules de laiton, baignaient la Place du Châtelet dans une lumière d'ambre liquide. Les réverbères, dont les têtes de verre avaient fondu pour prendre la forme de corolles de lys, diffusaient une lueur qui n'avait rien de commun avec le sodium blafard. La lumière était vivante, elle dansait en filaments d'argent au-dessus des têtes des passants.

— Regardez, maman ! Les arbres chantent !

Elara tourna la tête. Un enfant, le nez levé vers un platane dont l'écorce semblait

tressée de fils de soie phosphorescente, écoutait le bruissement des feuilles. Ce n'était pas le vent. C'était un cliquetis mélodieux, le murmure d'un millier de petits engrenages invisibles logés dans les nervures végétales. La "Peste d'Ambre" n'avait pas dévoré la vie ; elle l'avait épousée, injectant de la poésie dans la cellulose et du rêve dans le carbone.

Elara avança, sa combinaison de travail maculée de graisse et de poussière de fée faisant tache au milieu de cette splendeur neuve. Les gens déambulaient comme des somnambules sortant d'un songe trop beau pour être oublié. Certains touchaient les murs des immeubles haussmanniens, là où des veines de quartz avaient poussé entre les pierres de taille, transportant le flux de données de la ville en un réseau de synapses à ciel ouvert.

Elle sentit une présence à ses côtés. Ce n'était pas l'ombre portée d'un automate de porcelaine, et cette absence lui griffa le cœur. Mais un frémissement électrique la parcourut.

— Vous êtes celle qui est descendue, n'est-ce pas ?

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, portant encore le costume froissé d'un employé de bureau qui aurait passé la nuit à attendre la fin du monde. Il tenait son smartphone entre ses doigts, mais l'appareil était éteint, ou plutôt, il était devenu autre chose : un bloc de cristal translucide où dansaient des reflets de néon.

— Je suis descendue pour réparer, répondit Elara, sa voix un peu rauque, chargée de l'odeur des profondeurs.

— Réparer ? L'homme eut un rire doux, presque enfantin. Regardez autour de vous, Mademoiselle. Si c'est cela qu'on appelle une panne, j'espère que nous ne serons jamais dépannés.

Il s'éloigna, captivé par une fontaine Wallace dont l'eau s'écoulait désormais en rubans de lumière liquide, sans une goutte qui ne touche le sol.

Elara continua sa marche vers la Seine. Elle devait atteindre le centre de contrôle de Châtelet, non pas pour éteindre le miracle, mais pour s'assurer que le flux ne devienne pas une crue. Elle était la Gardienne, désormais. Le pont entre le régime de l'électron et celui de l'enchantement.

En entrant dans le bâtiment technique, elle ne fut pas surprise de voir les écrans de contrôle remplacés par des hologrammes de fumée dorée. Les techniciens, ses anciens collègues, se tenaient là, les mains tremblantes, n'osant toucher aux nouvelles interfaces.

— Elara ? souffla Marc, le chef de secteur. On... on ne sait plus quoi faire. Les tensions sont stables, mais les cadrans affichent des vers de poésie à la place des volts. Et la Ligne 14... elle ne transporte plus des wagons, elle déplace des émotions.

Elara s'approcha de la console centrale. Elle n'utilisa pas le clavier. Elle posa simplement ses paumes sur la surface de verre tiède. Elle ferma les yeux.

Aussitôt, elle fut connectée.

Elle vit le réseau RATP comme un immense système nerveux. Elle sentit la pulsation du Cœur de Cuivre, là-bas, dans les profondeurs, battant avec une régularité de métronome. Le sacrifice d'Orion avait agi comme un filtre de pureté. La violence de la Peste d'Ambre s'était apaisée, laissant place à une symbiose.

"Je t'entends", pensa-t-elle à l'adresse de la ville.

Une image lui revint en écho : une silhouette de porcelaine s'effritant dans le noir, une dernière rime s'envolant comme un papillon. Orion n'était plus là, mais sa mélancolie

était devenue le code source du nouveau monde.

— Marc, dit-elle sans ouvrir les yeux, ne cherchez pas à rétablir les 1500 volts. La ville ne fonctionne plus au courant continu. Elle fonctionne à l'intention. Si les gens sont calmes, les rames avanceront. S'ils sont heureux, elles voleront.

— C'est insensé, murmura Marc, mais il y avait une lueur d'espoir dans son regard.

— C'est l'Aube Hybride, trancha Elara.

Elle ajusta une fréquence imaginaire dans le flux de lumière. Sous ses doigts, elle sentit une résistance, une petite poche de turbulence près de la station Barbès. Malphas ? Non, Malphas n'était plus qu'une ombre diluée dans la fibre optique, un spectre de l'ancien monde qui n'avait pas compris que la beauté ne se possède pas, elle se partage.

Elle passa trois heures à "accorder" la ville comme on accorde un instrument géant. Elle lissa les pics de tension émotionnelle, calma les vibrations des rails de cristal, et apprit aux systèmes de sécurité à reconnaître le rire des enfants comme une source d'énergie valide.

Quand elle ressortit sur le quai de la Seine, le soleil était au zénith. Le fleuve ne charriait plus des eaux grises, mais un miroir d'argent où se reflétaient des nuages qui semblaient brodés de fils de soie. Les bateaux-mouches glissaient sans bruit, portés par des ondes magnétiques invisibles.

Elara s'assit sur le parapet. Dans sa poche, elle sentit un poids froid. Elle en sortit un petit éclat de porcelaine craquelée, le seul reste d'Orion qu'elle avait pu sauver avant que la station fantôme ne soit scellée par la lumière.

Elle le porta à ses lèvres.

— Tu avais raison, le poète. La ville est un livre. Il fallait juste changer d'encre.

Une petite étincelle, d'un bleu tendre, jaillit du morceau de porcelaine et vint se nicher dans le creux de son cou, juste au-dessus de sa clavicule. Elle ne brûla pas. Elle infusa une chaleur douce, une promesse de compagnie.

Autour d'elle, Paris respirait. Un groupe de touristes, d'abord terrifiés, s'extasiait maintenant devant une bouche de métro qui venait de fleurir, ses structures en fer devenant de véritables orchidées de ferraille et de néon. Les bus passaient dans un souffle de brise marine.

Elara se leva. Elle avait du travail. Elle devait former les nouveaux ingénieurs, ceux qui apprendraient à lire les émotions dans les circuits imprimés et à soigner les pannes de cœur des machines. Elle serait l'architecte de ce jardin technologique, la sentinelle de cette fragile harmonie entre le fer et le féérique.

Elle commença à marcher le long du quai, sa silhouette rousse se découpant contre le ciel de nacre. Elle ne marchait plus comme une ouvrière fatiguée par le poids des outils, mais comme une reine entrant dans son domaine.

Derrière elle, sur le trottoir où elle s'était assise, une petite fleur de cuivre avait poussé entre deux pavés. Ses pétales s'ouvrirent lentement, et de son cœur de cristal s'échappa un murmure, une rime oubliée que seul le vent pouvait entendre :

\*"Le cuivre s'est fait chair pour que l'ombre s'enfuie,  
Et Paris, dans ses veines, a dompté la nuit."\*

Elara sourit, ne se retourna pas, et s'enfonça dans l'éclat de l'après-midi, là où la ville et le rêve ne faisaient désormais plus qu'un. L'électricité n'était plus une force brute, elle était devenue une caresse. Et pour la première fois de sa vie, l'électricienne

n'avait plus peur de l'orage. Elle était l'orage, elle était la lumière, elle était le pont.

L'Aube Hybride n'était pas une fin. C'était le premier vers d'un poème qui ne s'arrêterait jamais.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Haute Tension et Poussière de Fées"*

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)